

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

LE PROPAGATEUR DES BONS LIVRES

BULLETIN

BI-MENSUEL



DE LA LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

Un bon livre est un ami : n'en ayons que d'excellents.

Abonnement : 25 centins par an.

CADIEUX & DEROME, ÉDITEURS-PROPRIÉTAIRES. 1603 RUE NOTRE-DAME, MONTRÉAL.

SATAN & CIE

Association Universelle

POUR

LA DESTRUCTION DE L'ORDRE SOCIAL

RÉVÉLATIONS COMPLÈTES ET DÉFINITIVES DE TOUS LES SECRETS DE LA FRANCO-MAÇONNERIE

PAR LE

Tres illustre souverain Grand Inspecteur général de 33me degré de la Franc-Maçonnerie

PAUL ROSEN

DEUXIÈME ÉDITION

1 fort volume in-8° contenant plusieurs planches (11), Prix \$1.25.

ÉVÊQUÉ DE GRENOBLE.

Grenoble, le 9 juin 1888.

MONSIEUR PAUL ROSEN, Paris,

MONSIEUR,

Je vous rends grâces de l'attention que vous avez eue de m'envoyer l'ouvrage que vous venez de publier : **SATAN & CIE**. Vous n'avez pas craint de le signer de votre nom et d'ajouter que vous étiez "très illustre souverain Grand Inspecteur général du 33e et dernier degré de la Franc-Maçonnerie." C'est loyal et courageux, c'est chrétien. Je vous en félicite bien sincèrement.

Nulle part, Monsieur, je n'avais vu les secrets de la Franc-Maçonnerie dévoilés avec autant d'autorité. C'est que vous les avez puisés à leur source maçonnique et dans leurs propres livres, que vous citez avec une abondance surprenante, laquelle a exigé de votre part un immense labeur.

Je trouve votre ouvrage bien conçu. Il se lit facilement, va droit au but, montre la secte dans sa honteuse nudité, panthéiste en doctrine, épicurienne en pratique.

"Le but de la Franc-Maçonnerie est double, dites-vous. Elle se propose de renverser partout, d'une manière définitive et sans possibilité de retour, le régime monarchique—qui est pour elle la négation de la liberté, de l'égalité et de la fraternité.—Elle se propose d'écraser et d'anéantir partout le Catholicisme, seul soutien véritable et seul raison d'être de la royauté."

Tout cela est tiré des auteurs et des Rituels de l'Ordre. "Le Véritable Triangle suprême, emblème souverain de la Franc-Maçonnerie, ajoutez-vous, synthèse précieuse de ses aspirations et formule unique du bonheur réel de l'Humanité est donc :

"1° Guerre à mort à la Royauté ;

"2° Guerre à mort au Catholicisme ;
"3° Par tous les moyens quels qu'ils soient."

L'Anarchie sociale en est le résultat certain.

Après vingt pages consacrées à l'histoire très sommaire de la secte, vous montrez d'une façon invincible que son enseignement glorifie :

1° Le vice ;—2° L'athéisme et l'anarchie ;—3° la vengeance ;—4° le mal ;—5° la perversion ;—6° le naturalisme ;—7° l'hypocrisie ;—8° Satan.

Ces huit Catégories expliquent à fond les divers grades maçonniques, symboliques et universels ; les grades de l'Illuminisme allemand, — israélites et bibliques, — templiers, — hermétiques et cabalistiques, — administratifs ; — enfin le grade suprême 33e degré, qui n'est pas autre que la *Glorification de Satan*.

Tout cela, Monsieur, montre clairement la vérité du tableau placé en tête de votre ouvrage où nous lisons : "L'emblème suprême de la Franc-Maçonnerie veut dire que c'est en enserrant l'humanité dans la Franc-Maçonnerie pour lui enseigner que le seul Dieu c'est l'homme, le seul Dieu c'est Satan, le seul Dieu qui est en Jésus c'est Satan ; l'homme a le droit absolu de tuer tout prêtre et tout roi que l'on parviendra à établir dans le monde la toute-puissance de Satan, le but suprême et le secret suprême de la Franc-Maçonnerie."

De pareilles impiétés font frémir, et les détails où vous entrez pour dire les impudences de la secte, font monter le rouge au front.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, vous avez dévoilé d'une façon magistrale les secrets de la Maçonnerie qui veut tuer le Catholicisme, non avec le poignard, mais en Italie avec un nouveau Code pénal, en France avec des lois anti-religieuses, par tout par l'hypocrisie. Le souverain Pontife proteste et n'est point écouté ; les évêques réclament vainement ; les catholiques restent désarmés devant l'arbitraire et la secte triomphe.

Ces choses, Monsieur, étaient prévues et vous ne faites que jeter, à votre tour, un cri d'alarme qui se perdra dans la conspiration du silence.

Je me trouve d'accord avec vous, et vos conclusions, Monsieur, sont d'accord avec celles placées à la fin de l'ouvrage que j'ai publié en 1883 : *Le Secret de la Franc-Maçonnerie*, dont vous me permettez de citer ici le passage suivant : "Évidemment la Révolution ébauchée en 1848, reprise en 1871, n'est que le prélude de celle qui se prépare à l'heure présente d'un bout de l'Europe à l'autre, et l'on pourrait dire dans le monde entier ; celle de 1793 n'aurait-elle été en vérité que l'avant-courrière de la nôtre ? l'avenir nous le dira. En tout cas, il est évident qu'en ce moment la Franc-Maçonnerie, mère de toutes les sociétés secrètes, lance au combat ses légions d'adeptes, d'affiliés et de dupes. Déjà elle a choisi et elle occupe les meilleures positions ; elle déploie son armée, elle attend le signal : à quand l'heure marquée pour la conflagration qui doit nous doter de la République universelle, ou mieux, de la Commune européenne ?

"Quelqu'un de survivant, méditant alors sur les ruines amoncelées par la révolution maçonnique, pourra dire : Depuis un siècle nous avons vu la puissance au mains de la monarchie et de la noblesse. — de la bourgeoisie, — de la Démocratie couronnée, — de la démocratie sans couronne, de la *voyoucratie* et de la *nouméocratie* ; et toutes ces couches sociales ont disparu les unes après les autres pour avoir fait la guerre à Dieu, au Christ et à son Église. Et maintenant le Sauveur des hommes, rappelé de nouveau par son peuple, repare les ruines et relève la France abattue." (*Secret de la Franc-Maçonnerie*, page 304, 3e édition.)

Il y a cinqu ans que je parlais ainsi, et la *nouméocratie* est arrivée.

Plaise à Dieu que la suite n'arrive pas ! mais nous en sommes bien menacés, vu que l'Italie donne le mot d'ordre et que la France est prête, une fois encore, à l'exécuter, croyant marcher *en avant*, tandis qu'elle ne fait qu'exécuter *bêtement* des plans conçus par les étrangers contre l'Église catholique et contre elle-même. Dieu finalement lui fait miséricorde après ces luttes insensées, parce que, agissant en aveugle, elle est la moins coupable, sans doute.

En résumé, Monsieur, vous avez rendu un service signalé à la cause de la vérité, et pour ma part je vous en remercie bien sincèrement.

AMAND-JOSEPH, *Ec. de Grenoble.*

CHARLES ROZAN

LA BONTÉ

OUVRAGE COURONNÉ

Par l'Académie française

NEUVIÈME ÉDITION

1 vol. in-12.....Prix : 88 cts

ENVOI.

Un jour je vous ai dit : Si votre principale préoccupation n'est pas de faire le bien dans la mesure de vos forces et de vos facultés, votre vie n'a pas de raison d'être. Ne vivre que pour soi, qu'en vue de ses petites satisfactions personnelles, ce n'est point assez : si nos efforts n'ont pas d'objet plus élevé que nous-mêmes, autant vaut qu'ils restent stériles.

A quoi vous avez répondu : Qu'est-ce que le bien ? et de quel nom faut-il appeler celui qui le fait ?

Cette question était un piège ; j'ai eu l'heureuse fortune d'y échapper. Je me serais inévitablement heurté, en répliquant au périlleux écueil d'une définition, et ma thèse eût été gâtée.

Je viens aujourd'hui vous demander la permission de la reprendre. Ce que je n'ai pu vous dire à la hâte, alors que j'étais pris sans vert, je l'ai médité à loisir,

et je vous envoie le résultat de mes réflexions. Je n'ai rien dissimulé de ce que je crois être la vérité, et vous ne saurez certainement gré de n'avoir flatté personne. Ceux qui nous disent que nous sommes parfaits nous trompent ; ceux qui nous excitent à le devenir nous aiment. Nous sommes tous perfectibles, et nous manquons au premier des devoirs envers nous-mêmes si nous laissons s'écouler un jour sans vouloir nous améliorer. Toutes nos pensées, toutes nos actions doivent tendre à pouvoir nous dire chaque soir en nous recueillant devant Dieu : Je sais quelque chose de plus, j'ai fait quelque chose de bien. Proposons-nous, comme Mue de Sévigné, de travailler tous les jours à notre esprit, à notre âme, à notre cœur et à nos sentiments. Quelle meilleure résolution à prendre pour être sûrs de n'avoir pas à nous en repentir ?

Le bien se compose de tant d'éléments, dans des ordres d'idées si divers, qu'il serait téméraire ou à peu près inutile de prétendre le renfermer dans quelques mots. Laisant aux philosophes leurs formules et leurs dissertations savantes, j'ai examiné, avec le simple bon sens, les conditions faites à l'homme dans notre société, le genre de perfectionnement auquel il doit tendre pour arriver à ce bien, but de nos efforts, et mériter finalement le titre de bon.

N'avons-nous pas l'un et l'autre de grands enfants appelés à occuper bientôt une place dans le monde ? Indiquons-leur, dans le langage qui leur est familier, ce qu'ils ont de meilleur à faire ici-bas. La morale est en grande partie l'œuvre de l'expérience ; nous aurons fait beaucoup déjà si, en donnant à nos enfants une première direction, nous les avons rendus attentifs.

Il y a longtemps qu'au début de ses belles conférences, Lacordaire nous a dit à Notre-Dame : "Vous n'êtes pas méchants, messieurs, vous êtes faibles." J'ai compris depuis tout ce que renfermait cette simple parole. La faiblesse, en effet, c'est l'opposé de la force, et, sans force, il n'est point de vertu : le chemin du vice est la lâcheté.

Ces réflexions m'ont conduit à attacher un grand prix à l'attention. On ne devient pas fort en un jour, sans doute ; mais on le deviendrait plus sûrement si l'on était attentif à toutes ses paroles, à toutes ses actions, si l'on se regardait agir et penser. Elle est, hélas ! trop commune l'habitude de se dire : "A quoi bon penser à tout cela ?"—On est distrait par le train de la vie, détourné par les affaires, amusé par les futilités de chaque jour : on ne veut rien savoir de plus. C'est ainsi qu'on désapprend à s'inquiéter de tout ce qui n'a pas un intérêt direct, immédiat, personnel, et qu'on aboutit insensiblement à la préoccupation exclusive de soi-même. Il ne reste bientôt plus dans l'âme aucun feu pour aviver le goût des devoirs.

Faute d'attention, on marche sur le pied de bien des gens ; souvent aussi, et par la même raison, on leur marche sur le cœur. Que de froissements, que de blessures on pourrait éviter si l'on avait seulement quelque souci de ménager chez les autres de légitimes susceptibilités ! C'est une femme qui l'a dit : "Il y a plus de délica-

tesse à nous épargner une peine qu'à nous procurer un plaisir."

Pourquoi l'homme qui a eu des torts et qui s'en repent retombe-t-il, le lendemain, dans les mêmes erreurs? Parce qu'il n'est pas attentif, parce qu'il ne veille pas sur lui-même; parce qu'il n'emploie pas ses forces à vaincre ses penchants. Les sens luttent incessamment contre la raison; c'est à notre faiblesse qu'ils doivent tous leurs triomphes. Si nous avions pour notre âme les mêmes soins, la même sollicitude que pour notre corps, que de résultats certains nous pourrions obtenir! On n'oublie pas le mal dont on souffre, on le soigne régulièrement et l'on ne cesse d'y penser que quand il est guéri. Nous oublions plus aisément nos défauts et nos torts parce qu'ils ne font souffrir que les autres, parce que l'aiguillon de la douleur n'est pas là pour nous tenir en haleine, pour forcer notre attention et notre persévérance.

L'inattention est aussi l'une des causes les plus communes de nos malheurs, de nos erreurs, de nos ignorances. Elle est, comme l'écrivait lord Chesterfield à son fils, la marque la plus sûre d'un petit et pauvre esprit. "Tout ce qui vaut la peine d'être fait, ajoutait-il, mérite d'être bien fait, et rien ne peut être bien fait sans attention." Le Poussin expliquait le talent qu'il avait acquis en disant: "Je n'ai rien négligé;" et Newton, interrogé comment il avait découvert l'attraction, répondit: "En y pensant toujours." Ce point est capital, car notre perfectionnement moral dépend beaucoup de notre intelligence: un cœur généreux doit tenir compagnie à un esprit élevé. Il ne suffit pas d'avoir la vertu, il faut avoir aussi la science, et posséder ce qu'on appelait autrefois la *sapience*, c'est-à-dire la réunion de la vertu et du savoir. Aux lumières propres à nous faire discerner le bien du mal, la vraie sagesse doit joindre les forces nécessaires pour nous éloigner du mal et nous pousser au bien. La seule vertu est impuissante à faire le bien partout et toujours, de même que la science serait parfois dangereuse, si l'on n'y mêlait point l'idée morale et religieuse, cet arôme nécessaire, nous dit Bacon, pour l'empêcher de se corrompre.

Une des plus funestes conséquences de la faiblesse, c'est la colère. L'homme qui s'est promis d'être bon doit s'être imposé la loi de la modération; elle est le signe de la force et, partant, la condition essentielle du bien. La colère a tous les dehors de la méchanceté; elle en a même, dans l'instant où elle éclate, toutes les laideurs et tous les effets. Socrate triomphait de la colère en se faisant un visage souriant. Si nous n'avons pas la force d'aller jusqu'au sourire, tâchons au moins de rester calmes. On peut faire tant de mal et dire tant de sottises en laissant déborder ce flot qui monte! On peut se préparer tant de regrets! Celui qui s'abandonne aux emportements de la colère m'inspire un sentiment de pitié profonde. Faible créature qui perd toute retenue, toute dignité, toute raison, qui écumo de rage comme une bête féroce, parce qu'on n'a pas obéi à ses caprices, parce que son amour-propre a été froissé! La colère est une courte démenée; elle n'a pas de meilleure définition.

La force de l'âme nous préservera de ces excès; elle sauvegardera notre dignité, elle nous donnera enfin la patience, cette vertu sans laquelle rien de durable ne saurait s'établir. La patience est la goutte d'eau qui creuse la pierre, a-t-on dit; ajoutons à cette image la racine de figuier que M. Emile Barnouf a vue dans les remparts de Mossène, construits par Epaminondas: elle a soulevé des pierres de 3 mètres de longueur et d'un poids de 1.500 kilogrammes. Celui qui ne sait ni attendre ni souffrir n'atteindra jamais un but utile et n'arrachera point les mauvais germes de son âme. La patience est la clef de la joie, disent les Arabes; c'est quelque chose de plus encore: c'est la base sur laquelle s'élèvent celles de nos qualités qui sont le moins destinées à périr. C'est de patience que sont faites toutes les vertus humbles et modestes: de la patience du caractère procèdent la politesse et la douceur; la patience de l'esprit donne la persévérance, et la patience du cœur la résignation.

Et ces tendresses que nous avons pour nous-mêmes, où prennent-elles leur source, si ce n'est dans l'humaine faiblesse? Il y a

des faibles qui le sont au point de se faire sur leur personne d'étranges illusions. Si vous avez constaté à quel degré ils sont imparfaits, gardez-vous de les plaindre; ils n'ont que faire de votre compassion. Après s'être examinés et jugés avec une naïve complaisance, ils se sont apparus sous le jour le plus flatteur. Il vous a plu de voir en laid leur figure, leur caractère ou leur esprit; mais ils savent très bien à quoi s'en tenir sur leur propre compte, et l'illusion chez quelques-uns est si complète qu'ils sont presque de bonne foi. Ce que vous avez pris pour des défauts a un tout autre nom dans leur esprit; il vous a manqué d'en saisir le côté original et piquant. Tel qui vous semblait ridicule, prétentieux ou grotesque est un élégant, dont vous ne pouvez apprécier ni la tournure exquise ni les raffinements; tel autre qui débitait des sottises avec autant d'affectation que de confiance est un homme de beaucoup d'esprit, qui fait les délices de son petit monde en manières cavalières, ce ton tranchant, qui vous semblent inconvenants et déplacés, sont le cachet, vous l'ignorez, de la suprême distinction. Si une femme trop maigre vous invite à admirer sa taille fine et gracieuse, une femme trop grasse vous dira qu'elle est dans les meilleures proportions, en vous apprenant même, au besoin, que le mot embonpoint est formé de trois mots (en bon point) qui expriment un éloge et non une critique. Que trouvez-vous à reprendre chez ces messieurs? Pourquoi appelez-vous effronterie leur aimable assurance? Est-ce un meurtre d'être un peu mordant? Fait-on du mal parce qu'on plaisante? Ce que vous prenez pour de l'étourderie, c'est de la vivacité; pour de l'entêtement, c'est du caractère. La maladie s'étend, quand elle fait des ravages, à tout ce que nous possédons: notre femme n'a tant de charmes, nos enfants n'ont tant d'esprit, nos propriétés tant d'agréments et nos tableaux tant de prix, que parce qu'ils sont les nôtres. Passez aux voisins ces êtres si parfaits ou ces objets si précieux, et ils perdront instantanément les trois quarts de leur valeur.

Faiblesse d'esprit et faiblesse de caractère, tels sont les deux mots de la devise humaine. Ils donnent la clef de nos orreurs et de nos fautes, beaucoup plus que le mot méchanceté. Il y a à toute la distance qui sépare le laisser-aller du mauvais vouloir. Pour moi, les méchants se trompent: la plupart font le mal, non pour le faire, mais parce qu'ils ne savent pas, et surtout parce qu'ils ne pensent pas. Donnez aux uns la science, aux autres la pensée, et tous se perfectionneront, quel que soit le lieu de la terre qu'ils habitent, quelle que soit leur race ou leur origine. Je suis de ceux qui croient à l'unité morale de l'espèce humaine. Dieu serait injuste s'il n'avait pas donné à tous les êtres qui ont une âme l'aspiration au bien et la faculté de tendre vers le mieux. Les grands principes de morale sont universels: on les retrouve aux Indes, en Chine, en Afrique, aussi bien que chez les peuples les plus civilisés, et pour que l'humanité tout entière en ait le bénéfice, il ne reste qu'à les répandre. La maxime écrite une dernière fois avec tant d'autorité dans l'Évangile a été proclamée sur tous les points du globe: Agir envers les autres comme nous voudrions qu'ils agissent envers nous.

Tout est dans cette parole, seule base de la morale; il n'y a rien hors de là. Si depuis que le monde existe, si depuis surtout que le christianisme a converti l'homme physique en l'homme moral, ce précepte avait été bien compris et peu à peu appliqué, nous serions, en bon chemin de perfection. Les choses n'en sont pas là, il faut le reconnaître. Cependant le progrès se ferait tous les jours si chacun travaillait pour sa part, quelque petite qu'elle fût, à l'amélioration générale. Des millions d'hommes ont, durant des siècles, accumulé des pierres pour élever des cathédrales: l'édifice de la morale doit se composer aussi des efforts de tous. J'ai dit ce que je suis, ce que je crois, ce que j'ai appris au contact des hommes. Que d'autres, de plus autorisés surtout, joignent leur voix à la mienne, et quelque bien peut-être y répondra.

LA SERVANTE DE DIEU

MARIE-AGNES-CLAIRE STEINER

DU COTÉ DE JÉSUS

TERTIAIRE FRANCISCAIN CLOITRÉE
Dans le vénérable monastère des Bénédictines à Assise, et fondatrice des Clarisses de la première règle mitigée dans le vénérable monastère de Saint-Jean-Baptiste, à Nocera dans l'Ombrie.

ABRÉGÉ DE SA VIE

ÉCRIT PAR SON ANCIEN CONFESSEUR

Le R. P. de REUS

Missionnaire apostolique, des Mineurs Observants.

Avec l'approbation de l'autorité diocésaine et du T. R. P. Général de tout l'Ordre Sériaphique.

OUVRAGE TRADUIT DE L'ITALIEN ET PRÉCÉDÉ DE DEUX PRÉFACES

Par Mgr. CONSTANS

Chanoine de sa Sainteté, chanoine de Lorette, missionnaire apostolique, membre de plusieurs académies.

Deuxième Edition

Revue, corrigée et augmentée d'après la seconde édition italienne et les derniers renseignements de l'auteur, et enrichie des lettres apocryphes du Général des Franciscains, du P. Abbé de la Trappe d'Aiguebelle, du Vicair-Général des Bernardins, Abbé de Lérin, de Mgr l'Archevêque de Colosse et de Mgr l'Evêque de Lorette.

1 vol. in-12 - - - Prix, 63 cts.

PRÉFACE

DE LA SECONDE ÉDITION FRANÇAISE

Dieu a béni la première édition de ce livre.

Elle est sortie des presses de l'Imprimerie de l'Œuvre de Saint-Paul dans les derniers jours de novembre 1882, et aujourd'hui, 2 février 1883, je signe la préface de la seconde édition.

N'est-ce pas la preuve évidente que ce vénéré chanoine disait vrai, qui écrivait dans les *Annales catholiques* du 13 janvier:

"Cette histoire prodigieuse vient en son temps et à son heure."

Pourquoi cela?

Pour deux motifs qu'il donnait, et qui, je crois, sont excellents.

"Notre monde d'aujourd'hui nie le surnaturel; il n'en veut à aucun prix."

"Or, la vie de Marie Steiner en est pleine; elle est un tissu de merveilles."

"Notre monde d'aujourd'hui ne cherche qu'à jouir; il n'entend pas qu'on lui parle de pénitences à faire, de sacrifices à s'imposer."

"Or, la sainte Abbessse de Nocera a mené une vie toute d'immolation, et ses pratiques austères, effrayantes parfois, prouvent clairement au monde que les jeûnes, les disciplines, les cilices sont encore possibles à la nature humaine, et que ce qui manque à nos chrétiens relâchés, ce n'est pas la force, mais la volonté, le courage."

Il ajoutait avec raison:

"Quelques esprits s'étonneront peut-être de la sévérité des confesseurs de Marie Steiner."

"Mais," observait-il avec non moins de justesse, "qu'ils n'oublient pas que la servante de Dieu était une âme privilégiée, qu'elle avait une haute mission à remplir, et qu'alors Dieu a permis qu'elle fût conduite par des voies qui ne sont pas les voies ordinaires."

C'est là en effet ce que dit le P. de Reus, dans plusieurs endroits de son livre.

"Les Confesseurs et les Directeurs de la Sœur Marie-Agnès se sentaient "éclairés par une lumière surnaturelle," poussés "par une force intérieure," excités "par une inspiration du Ciel."

Ils comprenaient "les secrets desseins que Dieu avait sur cette âme pour le bien de la sainte Eglise," et ils voulaient l'amener "à mourir complètement à elle-même," et faire de tout son être une victime vraiment digne d'être offerte à Dieu, pour servir à l'expiation des péchés des hommes.

"D'ailleurs," continuait le digne chanoine, quelle que soit l'opinion que l'on se fasse du plus ou moins d'opportunité de ces rigueurs, on ne pourra s'empêcher d'admirer "avec quelle humilité, quelle patience, quel héroïsme," la servante de Dieu "s'est soumise à tout, à tout accepté, tout enduré."

Aussi, comme Dieu l'a récompensée! Visions, révélations, don de prévoir l'avenir, de guérir les malades, de triompher du démon, d'opérer des miracles et d'accomplir des prodiges qui se continuent même après sa mort, rien ne lui a manqué.

Sans doute le monde ne comprend pas ces choses, et ne sait qu'en rire.

Mais le rire n'a jamais rien prouvé, et s'il suffisait de railler une chose pour la détruire, il y a longtemps que la sainte Ecriture, le Bréviaire, les Vies des Saints et l'histoire de l'Eglise n'existeraient plus.

Le surnaturel y abonde, il y coule à pleins bords; et, de tout temps, des esprits se sont trouvés qui ont ri de ce surnaturel, et ont tourné en dérision les faits prodigieux que ces livres racontent, pour ainsi dire, à chacune de leurs pages et proposent à notre admiration et à notre piété.

Aujourd'hui même on va plus loin.

On ne se contente plus de rire et de se moquer du surnaturel; on ne trouve plus suffisant de penser et de dire que Dieu ne s'occupe pas des choses de ce monde, et qu'il n'est pas digne surtout de sa grandeur de le mêler à ces petits détails de la vie humaine dans lesquels il plaît aux âmes illuminées de le découvrir; on nie ce que les païens avaient affirmé, ce que les sauvages admettent: son existence.

Alors, que fait Dieu?

Il s'affirme.

Il s'affirme d'abord en conduisant à son gré les événements de la terre; en déjouant, quand il le veut et comme il lui plaît, les calculs des hommes; en brisant, par des coups aussi rapides qu'inattendus, les audacieux qui se dressaient contre lui, et en conservant, au milieu des passions déchaînées, son Eglise dont ils rêvaient la ruine; mais il s'affirme aussi, en choisissant, dans le sein de cette Eglise, des âmes qu'il comble de ses bénédictions, et auxquelles il accorde une partie de sa puissance.

Leur pouvoir est si grand, qu'elles triomphent même des assauts du démon, de ce démon dont les impies négateurs de la Divinité peuvent bien quelquefois en public contester l'existence, mais ne craignent pas même de prier et d'évoquer, et dont ils contribuent trop souvent et très sciemment à étendre la funeste influence dans le monde.

De nos jours et parmi nous, le vénérable curé d'Ars a été une de ces âmes puissantes.

L'Italie a compté dans son sein Marie Steiner.

L'Allemagne, il est vrai, a été son berceau; mais, jeune encore et par une inspiration divine, elle s'est rendue dans l'Ombrie. C'est là qu'elle a vécu, c'est là qu'elle est morte, dans cette contrée ravissante et l'une des plus favorisées du monde, non seulement par son ciel d'azur, ses vertes campagnes, ses villes et ses hameaux qui se dressent comme des nids d'aigles sur le haut des rochers ou se reposent tranquillement dans les plaines, au milieu des fleurs et des fruits, des oiseaux qui chantent et des eaux qui murmurent, mais encore et surtout par son Patriarche d'Assise et les autres saints qui, comme lui, ont répandu à pleines mains sur cette terre privilégiée, avec le parfum de leurs vertus, les preuves aussi nombreuses qu'éclatantes de leur pouvoir sur le monde visible et sur le monde invisible.

Assurément l'Eglise ne s'est pas encore prononcée sur la nature et la vérité des miracles et des prodiges attribués à la Sainte de Nocera; mais pourquoi n'y croirions-nous pas?

J'ai dit dans la première préface les témoignages sérieux qui militent en sa faveur.

Ajoutons à cette gravité de l'historien qui les raconte, à cette autorisation donnée par le R. Père Général de l'Ordre Sériaphique et par Monseigneur l'Evêque de Nocera de les faire connaître, à cette opinion hautement manifestée de Pie IX

sur les vertus de la servante de Dieu, à ce consentement de Léon XIII à laisser s'ouvrir le procès nécessaire pour l'introduction de la cause de la Bénédictine de Marie Steiner, raisons qui, je le répète, me paraissent bien fortes, ajoutons la vénération dont l'Ombrie entoure sa mémoire, la confiance que l'on conserve en sa protection, les prières que, tous les jours, on lui adresse, les grâces nombreuses et extraordinaires que l'on obtient par elle, la rapidité enfin avec laquelle le récit de son étonnante vie s'est répandu en Italie, en Espagne, en Allemagne et se répand aujourd'hui en France; et dès lors, si tout cela nous permet d'admettre, sans être téméraires et tout en restant soumis au jugement de l'Église, les miracles et les prodiges que l'on raconte d'elle, pourquoi hésitons-nous à les propager ?

On nie Dieu, affirmons-le.

On nie le surnaturel, prouvons-le.

On nie la puissance de la vertu, montrons-la.

On nie les miracles et les prodiges, parce qu'on ne les a pas vus, racontons ceux que, de nos jours, on a contemplés et on contemple encore.

Et ainsi, démontrons à tous que ceux-là seuls ne voient pas, n'entendent pas, ne croient pas, qui ne veulent ni voir, ni entendre, ni croire.

Certains reproches, je le sais, adressés par Notre-Seigneur à son épouse bien-aimée, au sujet des âmes qui doivent l'aimer et le faire aimer plus que toutes les autres, sont à même d'étonner, de surprendre et peut-être de scandaliser d'autres esprits.

Mais, comme l'a remarqué le P. Ramière dans les lignes bienveillantes dont il a fait précéder la préface de la première édition, mise en entier dans son *Messageur du Cœur de Jésus* (janvier 1883), "ce ne sont pas de graves désordres que le Sauveur reprochait à ses épouses" et à ses prêtres, "et dont il leur demande la correction. Leur vie était régulière, et, comparée à celle du plus grand nombre de chrétiens pieux vivant dans le monde, c'était une vie sainte; mais cette sainteté relative ne répondait pas suffisamment aux vues miséricordieuses du Sauveur. Ce qu'il cherchait et ce qu'il cherche encore, ce sont des victimes qui, par leur immolation unie à celle du Calvaire, expient les péchés des hommes, apaisent la divine justice, et hâtent l'effusion des grandes grâces que le Cœur de Jésus-Christ désire répandre sur la terre.

"Or, pour un pareil holocauste, il faut des hosties parfaitement pures. Plus les crimes de la terre s'aggravent et se multiplient, plus doivent être héroïques les vertus qui feront contrepoids à ces iniquités dans la balance de la divine justice.

"Il n'y a assurément pas lieu de s'étonner que, même dans les Communautés les plus régulières, et parmi les prêtres les plus édifiants, "cet héroïsme ne soit pas commun. Les plaintes adressées par Notre-Seigneur à la Mère Steiner sont sans doute très propres à stimuler le zèle des religieux" et des prêtres; "mais elles ne peuvent, en aucune manière, scandaliser les chrétiens vivant dans le monde. Ceux-ci, au contraire, ne peuvent qu'être profondément humiliés, en se voyant si inférieurs à ceux dont le divin Maître se montre encore si peu satisfait.

"Si ceux qui se sont dépouillés de tout par le vœu de pauvreté, qui vivent séparés du monde par une rigoureuse clôture, assujettis à une règle sévère, observant de longs jeûnes et une perpétuelle abstinence, privés de toute récréation mondaine et passant en prière une partie considérable de leurs journées; si ceux qui, quoique vivant au milieu du monde, passent leur vie à prêcher l'Évangile, à administrer les sacrements, à monter à l'autel, à se nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ, à lutter contre l'enfer, le monde et les passions pour se rendre vraiment dignes de l'honneur incomparable de recevoir et de distribuer ce pain des Anges, si ceux-ci et ceux-là "ont encore beaucoup à réformer pour répondre aux exigences du divin amour, et pour devenir les sauveurs de leurs frères, combien doit être plus complète encore la réforme du chrétien qui, entouré de toutes les aises et de toutes les jouissances permises de la vie du monde, ne veut

pour pas renoncer au mérite et à la gloire de cette expiation que Jésus-Christ demande à tous ses vrais serviteurs!"

Supposé que ces explications ne paraissent pas satisfaisantes aux esprits dont je parle, et que le souvenir de certains scandales qui, dans ces derniers temps, ont attristé l'Église et ému le monde, les porte à penser et à dire que, chez les religieux et chez les prêtres, il y a autre chose que de simples imperfections, et que c'est aussi et à cause de ces faits, autrement coupables, que Dieu s'est irrité contre nous; que faudra-t-il en conclure ?

Que les gouvernements, en Italie et ailleurs, ont eu raison d'attaquer le clergé, de fermer et de dépeupler les couvents, de chasser et d'exiler les religieux ?

Mais, je ne sache pas que Dieu leur ait donné la mission de nous réformer.

Je ne pense pas non plus, qu'en nous persécutant, ils se soient proposé ce but.

Ce serait en effet assez étrange de vouloir nous engager à la vertu, en nous donnant l'exemple de la violation des droits les plus sacrés et de la justice la plus indéniable.

D'ailleurs, quelle institution au monde est immaculée ?

Que dis-je ?

"La vie séculière, affirme Voltaire, a toujours été plus vicieuse que celle des prêtres," et si "les désordres de ceux-ci ont toujours été plus remarquables," ça n'a été que "par leur contraste avec la règle."

Aussi, n'est-ce pas simplement aux religieux et aux prêtres que Marie Steiner prêche la nécessité de se réformer; c'est encore aux fidèles, aux âmes tièdes ou indifférentes, aux âmes coupables surtout.

"Les ingratitude des chrétiens, lui disait Notre-Seigneur, crient vers moi... Ils ne me reconnaissent pas pour leur Créateur, et, quand ils se rendent dans mes églises, au lieu de m'adorer, ils m'offensent."

"Leurs cœurs sont tellement endurcis que ni les châtements ni les grâces ne leur profitent."

"Je ne puis donc empêcher mon bras de frapper le peuple dont l'iniquité redouble."

"Je veux que les chrétiens me confessent non seulement par la bouche, mais encore par les œuvres."

Sans doute, nos péchés font plus de peine à Dieu que ceux des simples fidèles et excitent davantage sa colère contre les hommes. Mais si nous ne sommes pas toujours parfaits; si, trop souvent, nous donnons au Seigneur le droit d'être mécontent de nous; si, pour me servir des paroles du P. Monsabré, Dieu a peut-être "voulu" par des preuves qui durent encore "châtier les familles religieuses" et le clergé "des défaillances d'une vie que son amour jaloux trouvait trop imparfaite." à qui la faute ?

A nous d'abord, qui ne profitons pas des grâces qui nous sont accordées et qui ne correspondons pas, comme nous devrions le faire, à notre sainte mission; mais ensuite et beaucoup, je ne crains pas de le dire, au monde qui, au lieu de prier pour nous, passe son temps à nous insultant, à nous maudissant, à nous poursuivre.

Aux âmes qui se plaignaient de ne pas avoir de directeurs, Fénelon répondait: "Vous les ferez par vos prières."

Que l'on demande donc à Dieu des prêtres et des religieux aussi saints que le curé d'Ars et que François d'Assise, et alors, non seulement nous ne serons pas infidèles à notre vocation, mais nous passerons sur la terre, images vivantes du Rédempteur des hommes, et par le bien que nous lui ferons, le monde sera le premier à recueillir les heureux fruits des prières qu'il aura faites pour nous.

"Lors même," par conséquent, "que des hommes" mal intentionnés "liraient la vie de la Mère Steiner, ce qui est peu probable, ils n'y trouveraient rien qui pût donner à leur hostilité une ombre de justice; et le danger de fournir des armes, par la publication de ces documents, aux ennemis de l'état religieux" et sacerdotal "me paraît incomparablement moins grave" que celui de laisser ignorer au peuple chrétien les avertissements du divin Maître" qui lui sont donnés par l'entremise de la Mère Steiner.

"Empêcher en particulier les religieux" et les prêtres qui doivent être "les sauveurs de l'Église" et de la société "de connaître la mission que Jésus-Christ leur confie, c'est leur porter un grand préjudice; c'est nuire en même temps à l'Église" et à la société "en faveur" desquelles "cette mission" leur "est confiée."

Et le savant et pieux jésuite qui m'écrivait ces lignes, le 12 juin 1882, pour m'encourager à faire paraître cette prodigieuse histoire, m'écrivait de nouveau, le 10 décembre, pour me louer d'avoir accompli ce travail.

"Du moment, me disait-il, que nous avons les raisons les plus graves de croire à la véracité de l'auteur de cette histoire et à la sainteté de son héroïne, nous répondons aux desseins de Dieu en faisant connaître aux chrétiens les avertissements qu'il avait chargés Marie Agnès de leur donner en son nom.

"Je ne puis donc que vous féliciter de la part que vous avez prise à cet œuvre méritoire, et je m'estime heureux d'avoir pu vous prêter mon humble concours."

Il me l'a si bien prêté, qu'à la seule annonce de ce livre dans le *Messageur du Cœur de Jésus*, de nombreuses demandes sont arrivées à la librairie de l'Œuvre de Saint-Paul.

Son dévoué directeur n'avait pas un seul exemplaire de cet ouvrage, mon intention première ayant été de le répandre moi-même et sans bruit. Mais ses instances ont été si vives; ou m'a si bien fait voir dans ces demandes répétées la preuve que Dieu voulait la diffusion de ce livre, que je lui ai remis les nombreux exemplaires qui me restaient encore. Ils se sont écoulés si vite, et ils ont si peu suffi à l'avidité des âmes pieuses, qu'une seconde édition est devenue nécessaire.

Ce qui a fini par me déterminer à la donner, ce sont les lettres que j'ai reçues moi-même, et que je ne cesse pas de recevoir au sujet de cet admirable récit.

Elles me sont venues et elles me viennent des laïques et des prêtres, des vicaires et des curés, des aumôniers et des confesseurs, des chanoines et des directeurs de grands séminaires, des supérieurs et des supérieures.

L'une même est signée par le R. Père Général de tout l'Ordre Scraphique, l'autre par le Vicaire-Général des Bernardins; celle-ci par le R. Père Abbé de la Trappe d'Aiguachelle, celle-là par Monseigneur l'Archevêque de Colosse et Monseigneur l'Évêque de Lorette.

"Je lis et relis encore, m'écrivit-on, avec le plus grand intérêt, votre livre..."

"Nous le lisons tous en famille, et nous désirons profiter des enseignements et des exemples qu'il renferme."

"...C'est un livre de circonstance... Le jour où vous avez eu l'idée de le traduire et de le faire paraître a été un jour heureux, un jour d'inspiration. Il fera, je crois, un bien immense dans les couvents, aux personnes religieuses, et dans le monde, aux personnes pieuses..."

Voilà pour les laïques.

Que disent les prêtres ?

"J'ai lu avec un bien vif intérêt le livre que vous avez eu la bonté de m'envoyer. Cette vie, vraiment édifiante, peut faire beaucoup de bien. Je me propose de la relire encore. Je ferai tout mon possible pour la répandre. Je ferai même l'impossible..."

"Merci mille fois de la *Vie de Marie Steiner*! Je la trouve ravissante! quelle âme! quelles épreuves! Cette lecture m'a fait le plus grand bien..."

"Je l'ai lue tout d'un trait, tant elle m'a intéressé. J'ajoute qu'elle m'a fait du bien et m'a donné l'idée d'invoquer cette sainte âme. Qu'elle se répande donc! C'est le vœu le plus ardent de mon cœur."

"Je veux bien vite vous remercier de l'ouvrage que vous m'avez envoyé. Je rentre dans ma chambre après des journées attristées par les soucis de notre époque, les déceptions du ministère et des peines de tout genre. Je me réfugie dans la lecture de la *Vie de Marie Steiner*, et j'arrive bientôt à tout oublier pour ne plus penser qu'à cette merveilleuse histoire. Si vous voulez mon humble avis, le voici: vous avez fait un bon livre et une bonne œuvre."

"C'est une œuvre fort sérieuse... un vrai service rendu aux âmes pieuses qui s'édifieront à la lecture de ces pages.

Elles contribueront beaucoup à la glorification de Dieu et de sa servante héroïque... Ce livre me paraît bien excellent..."

"... Il ne renferme rien que de très édifiant. Ce récit simple des vertus extraordinaires de la Mère Steiner élève l'âme et augmente la piété..."

"La lecture de cet ouvrage est des plus attrayantes, des plus édifiantes, des plus fortifiantes. Il est destiné à faire du bien, beaucoup de bien; partant, il est utile à répandre... Votre arrêt à Nocera fut providentiel..."

"Les exemples de vertus généreuses qui abondent dans cette biographie seront pour toutes les religieuses et les personnes pieuses un sujet de grande édification et de puissant encouragement... Les confesseurs des âmes d'élite pourront s'y instruire et s'y perfectionner dans la connaissance des voies extraordinaires de Dieu..."

"Vous avez donc fait une œuvre utile, en faisant connaître à notre France cette gloire surnaturelle de l'Italie."

"Ce sera une nouvelle forme de votre précieux Apostolat."

"Je suis bien en retard avec vous... mais j'ai voulu lire votre travail sérieusement."

"J'en ai fait ma lecture spirituelle et cette lecture m'a captivé..."

"En lisant la vie de cette grande âme et de ce fort caractère, on se sent encouragé pour les saintes luttes du devoir."

"Cet ouvrage est exempt d'un défaut dont l'Étalogie de notre siècle n'est pas toujours dépourvue, et qui consiste à ne parler que des douceurs de la vertu et à jeter un voile sur les renoncements qu'elle exige."

"On dirait, en parcourant ces pages, un développement de cette pensée d'un grand saint: *Agere fortia Romanorum est; pati fortia Christianorum est*."

"Merci donc d'avoir bien voulu me procurer le plaisir et le profit de lire ces pages, écrites avec un vrai talent et une pleine connaissance des secrets de la vie spirituelle. Puissent-elles être utiles à beaucoup d'autres comme elles l'ont été pour moi!"

Les religieux et les religieuses, les supérieurs et les supérieures tiennent le même langage que les prêtres, vicaires ou curés, aumôniers ou confesseurs, chanoines ou directeurs de grands séminaires.

"Nous avons trouvé votre livre bien beau. Je crois qu'il vous donnera beaucoup de consolations par le bien qu'il fera."

"Ce travail est de votre part une bonne action, une action apostolique... Il sera une source d'édification et de pieux sentiments pour un grand nombre. Quant à nous, nous le lisons avec beaucoup de plaisir et, j'espère, de profit. Comment ne pas à l'instar des merveilles de la grâce, et ne pas se sentir excité à mieux faire par le spectacle de tant de vertus ?"

"Je vous félicite sincèrement de ce beau travail dont votre esprit autant que votre cœur a dû largement bénéficier, et qui fera tant de bien à ceux qui vous liront. Je comprends que ce sujet ait tenté votre plume si pieuse et si reconnaissante, car c'est vraiment une merveilleuse que celle de Marie Steiner. On admire la main de cette Providence surnaturelle qui conduit l'Église au milieu des agitations et des révolutions du monde, qui associe à son action les plus humbles de ses créatures, lorsqu'elles savent et veulent s'abandonner à son adorable conduite."

"... J'ai lu votre *Vie abrégée de la Mère Steiner* et j'en ai été profondément édifié. Marie Steiner est une de ces grandes âmes que Dieu a prédestinées par la souffrance, le dévouement et le salut des autres âmes. Le besoin de la réparation pour tant de péchés commis, pour tant de maux qui affligent le Cœur de Jésus et le Cœur de l'Église, est le caractère distinctif de cette sainte et comme son aliment perpétuel. Les dernières semaines de sa vie et sa mort si précieuse sont surtout marquées au coin de la vraie sainteté consommée qui n'a plus que le ciel à attendre."

"Aussi je ne doute pas, continue le religieux vénéré qui m'écrivait ces lignes, je ne doute pas que la lecture de ce livre ne fasse un grand bien et qu'elle ne

répondre à un des cris de notre époque : Réparation ! Réparation ! Elle trouvera un accueil spécial et comme un écho dans les personnes sérieusement chrétiennes et pieuses."

Cet accueil a été fait, cet écho a eu lieu, et c'est pourquoi je remercie la Providence de m'avoir inspiré un jour la pensée de m'arrêter à Nocera ; je remercie également la bien digne Supérieure du couvent de Saint-Jean-Baptiste de cette ville, de m'avoir offert un exemplaire de la *Vie de la Mère Steiner* que je ne connaissais pas encore ; le P. de Reus, de m'avoir autorisé à la traduire, et de la satisfaction qu'à plusieurs reprises il m'a témoignée au sujet de ce travail ; le P. Ramière, de l'empressement qu'il a mis à l'annoncer dans son *Messenger du Cœur de Jésus* et de la grande part qu'il a eue à sa diffusion ; l'Œuvre si bénie, et si digne de l'être, de Saint-Paul, de la publicité qu'elle a donnée à ces pages édifiantes ; et tous ceux qui m'ont écrit pour me dire leur pensée au sujet de ce récit plein de merveilles et qui m'ont poussé à le divulguer.

Je remercie en particulier et du plus profond de mon cœur le Père Général des Franciscains, le R. Père Abbé de Lérins et celui de la Trappe d'Aiguebelle. Monseigneur l'Archevêque de Colosses et Monseigneur l'Evêque de Lorette, des félicitations qu'ils m'ont adressées et des encouragements qu'ils m'ont donnés. Et comme leurs lettres, en même temps qu'elles sont un honneur pour moi, sont aussi une approbation d'une grande valeur et une puissante recommandation pour la *Vie de Marie Steiner*, je me fais un devoir de les placer à la suite de cette préface et en tête de cette histoire.

Que ce livre, revu, corrigé et augmenté d'après la seconde édition italienne et les derniers renseignements de l'auteur, porte ceux qui le liront à rentrer dans les vues de Notre-Seigneur qui nous ont été manifestées par son héroïque servante !

Qu'il les décide à prier et à se mortifier, à se sanctifier et à se perfectionner, afin de hâter par là le magnifique triomphe qui doit suivre les tristes jours que nous traversons, et ceux plus tristes encore dont nous semblons menacés !

Qui ne sent en effet et qui ne voit que les événements se précipitent de plus en plus et avec une telle force que, sans l'aide de Dieu, aucune main humaine ne sera capable de les arrêter ?

Qui ne sent et qui ne voit que le sol devient de moins en moins solide sous nos pas, que le ciel s'obscurcit de plus en plus sur nos têtes, que l'orage se forme tous les jours plus terrible, plus effrayant, et que la foudre n'attend qu'un signe du Ciel pour s'abattre sur nous et nous frapper ?

Aussi le vertige s'empare des esprits, l'épouvante monte au cœur et les âmes sont terrifiées.

A l'œuvre donc !

Faisons à Dieu une sainte violence ; apaisons-le par nos prières et nos sacrifices, et obtenons de lui que, touché de notre repentir et de notre conversion, il nous regarde avec des yeux pleins de tendresse et sauve le monde en accordant la victoire à son Eglise.

Enfin plaise au Ciel que ce livre excite la compassion des âmes généreuses envers le pauvre couvent de la Mère Steiner !

Son grand désir à cette heure est, tout en profitant des leçons et des exemples qu'elle lui a laissés, de préparer et d'obtenir la Béatification et la Canonisation de cette âme héroïque qui a été et qui restera sa gloire.

Mais, je l'ai déjà observé dans la première préface et je le répète ici, l'extrême pénurie de ses ressources ne lui permet pas de supporter à lui seul les lourdes charges qu'entraînent de pareils procès.

Aussi je fais appel aux âmes pieuses, et, pour les décider à y répondre, je me plais à leur dire que cette édition, comme la précédente, se vend au profit de cette grande cause.

Et maintenant, chère histoire, bien-aimé livre, va ; et, avec la grâce de Dieu et la bénédiction de la sainte héroïne, console, encourage, éclaire, sanctifie, perfectionne les âmes qui te liront !

Augmente leur amour envers Jésus, et engage-les à contribuer à la glorification de son angélique servante !

VIENT DE PARAITRE
—
MANDEMENTS
—
Lettres Pastorales et Circulaires

DES
ÉVÊQUES DE ST-HYACINTILE
PUBLIÉS PAR
M. l'abbé A. X. BERNARD
Chanoine de Saint-Hyacinthe
VOLUME PREMIER
In-8 de 576 pages..... Prix : \$2.00

VIENT DE PARAITRE
—
MANDEMENTS
—
Lettres Pastorales et Circulaires

DES
ÉVÊQUES DE QUÉBEC
PUBLIÉS PAR
Mgr H. TÊTU et M. l'abbé C. O. GAGNON
VOLUME TROISIÈME
In-8 de 635 pages..... Prix : \$2.00
Les Tômes 1 et 2 sont en vente au même prix.

VIENT DE PARAITRE
—
JOIES ET TRISTESSES
—
DE LA MER

PAR
FAUCHER DE SAINT-MAURICE
1 beau vol. in-8 sur beau papier..... Prix : 50 cts

CHARLES ROZAN
—
LE JEUNE HOMME

LETTRES D'UN AMI
Deuxième Edition
1 vol. in-12..... Prix : 88 cts.

INTRODUCTION

Oui, mon cher Paul, je consens très volontiers à vous dire, à vous aussi, ce que j'ai sur le cœur, puisqu'il vous a plu de relever cette expression. A vous qui êtes un homme et qui pouvez tout entendre, je puis même promettre, dans l'énergique langage de Mme Pernelle, de ne pas vous mâcher ce que j'ai sur le cœur.

Aussi bien, mon ami, je n'ai dit à votre sœur qu'une partie de la vérité, celle qui la touchait plus personnellement. Vous me mettez à l'aise en m'offrant l'occasion de vous dire le reste. Avec vos vingt ans et votre grand désir de bien faire, vous êtes en excellente disposition d'esprit pour me voir examiner de près quelques-unes de nos grandes sottises, et pour rechercher avec moi, en ami des hommes et de la vérité, les moyens d'y porter remède.

Dans mon enfance, les hommes, les pères de famille surtout, m'inspiraient une respectueuse admiration ; ils m'étaient apparus comme placés dans des régions supérieures. Mon cœur battait d'émotion et de crainte quand je songeais qu'un jour viendrait où moi aussi je serais un homme, un jour où j'aurais une famille à diriger, des âmes à former, et la pensée d'en être digne était ma plus constante inquiétude. Orphelin de très bonne heure, je n'avais pas vécu dans l'intimité quotidienne d'un de ces êtres qui me semblaient atteindre à la perfec-

tion, et je ne savais rien d'eux que par mes rêves. Je croyais instinctivement que les hommes étaient inaccessibles à la faiblesse, qu'aucune idée fautive ou étroite ne hantait leur esprit. Ils étaient plus grands que moi par le corps ; combien ne devaient-ils pas l'être aussi par l'intelligence et par les sentiments ! j'aurais rougi d'indignation si l'on m'avait dit alors que les hommes pouvaient être gourmands, paresseux, menteurs, tout comme les petits enfants. Jugez quelle eût été ma surprise en apprenant que ces vices, restés le patrimoine commun, étaient plus tard doublés de beaucoup d'autres.

Mes illusions se sont naturellement évanouies. Je ne puis vous dire à quel point cette première déception me fut amère. Il fallut pourtant le reconnaître, les grands, au collège, ne sont pas meilleurs que les petits, et les hommes en général ne valent pas les enfants.

Le premier homme que je vis de près et pendant longtemps, celui qui devait me permettre de vérifier l'exactitude de mes suppositions si avantageuses sur le sexe fort, était fait de manière à m'inspirer tout d'abord la pensée qu'il y avait entre lui et moi une immense distance. J'ignore s'il avait conscience de sa médiocrité, mais il semblait s'être promis de suppléer aux qualités de l'âme et de l'intelligence par une morgue, une dureté hautaine qui témoignait de son dédain pour tout ce qu'il regardait comme au-dessous de lui. Il portait un nom illustre, qui seul avait pu le tirer de la foule, et il était très convaincu, dans sa naïve importance, que la nature l'avait pétri d'un limon épuré. Peut-être s'imaginait-il aussi qu'il existe une hiérarchie des âmes, de même qu'une hiérarchie des pouvoirs. Bien mal venu celui qui aurait osé prétendre devant lui qu'il y a de belles intelligences et de nobles cœurs dans les rangs obscurs de notre société. Il avait peu d'idées, mais quand il lui en venait une mauvaise, il la soutenait avec un entêtement qui ne laissait aucun doute sur le cas qu'il en faisait.

Étant très jeune alors, j'ai pu croire un instant que tout cela était du mérite, de la valeur, de la supériorité en un mot. L'erreur ne dura guère ; je ne tardai pas à me dire en soupirant : Est-ce donc là ce que j'ai pris pour de la grandeur ? Ce n'est, à coup sûr, ni de l'esprit ni de la bonté.

Toutes mes expériences ne furent pas aussi malheureuses ; vous en avez eu la preuve dans ma lettre à votre sœur sur la simplicité ; mais, en dernière analyse, j'ai acquis la certitude que l'homme devait descendre du piédestal où ma jeune imagination s'était plu à le placer. Devenu homme moi-même, avec les infirmités de mes semblables, je ne me dissimulai point à quelle distance j'étais de mon idéal, et je me résignai, non sans quelque dépit, à rester avec mes compagnons de misère dans la sphère peu élevée où ils s'agitent.

Pour me consoler de ne pas nous trouver grands, je me suis mis à rechercher les causes principales de notre petitesse ; et c'est en m'approchant, pour m'éclairer et me rendre compte, que j'ai vu se renverser les lois de la perspective : nous ne sommes un peu grands que de loin.

Les hommes dont nous parlerons, mon cher Paul, sont ceux au milieu desquels vous êtes appelé à vivre ; on les désigne sous le nom d'hommes du monde. Ce mot ne signifie pas grand'chose, mais il répond à un usage généralement adopté. Insuffisant pour définir, il suffit pour distinguer. Nous laisserons donc de côté, comme s'ils n'existaient pas, les hommes auxquels le mot goujat convient si bien aujourd'hui, quoiqu'il n'ait pas été inventé pour eux. Le genre de tort que cette espèce fait à l'humanité nous obligerait, si nous voulions lui réserver une place, à étudier d'abord les Chinois et les singes.

Si l'homme n'a pas répondu à mes illusions d'enfant, le jeune homme, de son côté, me semble ne remplir que rarement les conditions dans lesquelles j'aimerais à le voir entrer dans le monde. Il n'est préparé ni à la vie de famille, ni à la vie sociale. Le collège lui a donné un peu d'instruction, — le moins possible, — mais on n'a rien tenté, rien voulu pour son éducation. Quelques professeurs, dans cette usine des esprits,

parlent avec autorité de l'âme, de l'avenir et des grands devoirs de la vie : leurs leçons, toujours trop rares, ne sont guère écoutées.

De mauvaises habitudes, contractées dans le commerce d'une camaraderie presque toujours féconde en résultats fâcheux ; des idées fausses sur ce qui constitue la véritable force ; le besoin de tout désigner pour ne rien respecter ; de la souffrance, de l'audace ; une confiance déplacée, parfois même de l'outrage ; une grande disposition à croire ou tout au moins à admettre que ce qui fait l'homme c'est le vice, et que les barrières qu'il faut franchir les premières, pour faire acte de virilité, sont les barrières morales : voilà de quoi se composent la plupart des jeunes gens qui, éloignés du foyer paternel, n'ont été ni guidés, ni retenus, ni élevés. Les uns ne sont pas élevés, les autres sont mal élevés, et il arrive ainsi que l'éducation n'est nulle part. C'est de cela pourtant que l'homme a surtout besoin : s'il débutait dans la vie avec une âme plus haute, la société échapperait un peu, je l'espère, à cette tendance qui, à la place de toutes choses, ne met, hélas ! que des appétits.

Vous le voyez, mon cher Paul, je me prépare à vous rudoyer un peu. J'aime mieux vous prévenir tout de suite, j'ai de grosses vérités à vous dire. Celles qui ne s'adresseront pas à vous personnellement vous mettront sur la défensive. La vue du mal n'est pas moins efficace, dit-on, que l'exemple du bien : si elle ne corrige pas toujours, elle préserve quelquefois. Il y a certaines gens, parmi les jeunes, auxquels il est absolument nécessaire de ne pas ressembler.

Se faire grotesque ou dépravé à vingt ans, c'est trop sûrement s'exposer à être odieux à soixante. Ces jeunes sauteurs de vices ou de sottises se parent de leurs défauts et sont orgueilleux de ce qui les diminue. Hypocrites à rebours, ils aspirent à la mauvaise réputation, et rappellent les gavroches qui ne s'efforcent d'être des hommes que par les vilains côtés : ces gamins gagnent souvent leur vie dès l'âge de douze ans ; mais ce n'est pas de cela qu'ils sont fiers ; ce n'est pas parce qu'ils travaillent qu'ils se croient des hommes, c'est parce qu'ils fument des bouts de cigare.

Votre programme à vous, mon cher Paul, le voici en deux mots : vous défendre énergiquement d'être un sot pendant votre jeunesse, et tâcher d'être honnête, intelligent et bon tout le reste du temps. Croyez-moi sur ma parole, comme disait lord Chesterfield, je ne vous demande rien aujourd'hui que ce que dans vingt ans d'ici vous souhaiterez très ardemment d'avoir fait.

LA
JEUNE FILLE

LETTRES D'UN AMI
PAR
CHARLES ROZAN
—
DEUXIÈME ÉDITION.

1 vol. in-12, - - - Prix, 88 cts.

I.
LA DOUCEUR.

Vous m'avez donné la parole, chère enfant, et je vous en remercie. Depuis longtemps je voulais ouvrir le feu. Vous aimez mieux, je le sais, répondre qu'interroger. Je ne vous dissimulerai pas, d'ailleurs, que je compte un peu, pour exciter votre éloquence, sur ce petit sentiment de révolte qui vous pousse très vite à l'indignation.

Nous débiterons, si vous le voulez bien, par la question de savoir quels sont les charmes qui servent le mieux à parer une jeune fille. Dans mon sentiment, ils sont au nombre de quatre : la douceur, la simplicité, la modestie et la bonne grâce. Les mots ne riment ni pour les yeux ni pour l'oreille, mais les quali-

tés qu'ils désignent riment excellentement pour l'esprit et pour le cœur. Ces mêmes qualités, en se réunissant, peuvent composer une bien agréable personne.

Procédant avec méthode, nous étudierons d'abord celui de ces charmes que j'ai, non sans raison, placé au premier rang : la douceur.

Le grand désir que j'ai de voir les femmes heureuses me porte à leur demander d'être, avant tout, selon leur nature. Or la douceur est dans la nature de la femme, c'est la vertu mère qui la caractérise. Une femme grossière, brusque, insolente, colère, me choque, m'empouvante, autant que le pourrait faire une femme en état d'ivresse. A ce moment, la femme n'est plus une femme ; c'est un être dénature, c'est un monstre.

Si la douceur n'était pas la première vertu de la femme, le plus grand attrait de la jeune fille, elle serait, en tout cas, son plus puissant moyen de bonheur. Nulle vertu ne lui donne à un même degré la faculté de remplir sa mission sur la terre. La douceur sied bien à tout le monde, aux hommes comme aux femmes, aux jeunes comme aux vieux ; mais elle a chez une jeune fille la puissance d'une exquise parure : c'est l'aimant qui attire les cœurs et qui seul peut les retenir après les avoir attirés.

Un garçon, qu'il soit gamin encore ou jeune homme déjà, ne saurait manquer de douceur, soit avec ses parents, soit dans la société, sans inspirer un sentiment pénible. Cet enfant n'est pas dans son rôle, il manque à son devoir ; on le sent, on éprouve le besoin de le lui dire. Ses brusqueries sont déplacées, le ton cassant qu'il semble affecter, l'autorité qu'il s'arroge, sont regardés comme une impertinence ou le fruit d'une mauvaise éducation. Combien seraient plus choquantes encore chez vous, ma chère Marie, des allures et des manières qui feraient un si triste contraste avec la fraîcheur de votre visage et la candeur de votre âme !

Voyez, dans cette splendide demeure, cette jeune fille que le hasard de la naissance a placée dans une position élevée. Pourquoi n'est-elle ni fière, ni arrogante ? Pourquoi ses domestiques l'entourent-ils de respect et d'affection ? Pourquoi les pauvres retrouvent-ils un éclair de joie en l'apercevant ? Pourquoi ne peut-on la connaître sans l'aimer ? Pourquoi enfin a-t-elle tant d'empire sur tout le monde et jusque sur son père ?—Parce qu'elle est douce ; parce que Dieu lui a donné le plus grand des attraits et qu'elle a su le conserver ; parce qu'elle comprend toutes les positions, qu'elle compatit à toutes les douleurs et qu'elle ne méprise personne. A ceux qui sont obligés de servir, elle fait oublier les malheurs de leur condition : elle n'ordonne pas, elle prie ; ses reproches sont des conseils, et si son père s'emporte pour se faire obéir, c'est elle qui intervient, qui calme l'un, qui rappelle à l'autre, par un seul regard, le respect et la soumission. A ceux qui souffrent et qui l'implorent, elle tend la main : elle a des secours pour les nécessiteux, des paroles de consolation pour les affligés, elle a pour tous le même sourire. Non seulement elle donne, ce qui est peu ; mais elle sait donner, ce qui vaut beaucoup mieux ; elle n'a pas de ces duretés qui repoussent ou de ces mouvements qui humilient : elle possède l'art d'assister sans faire rongir.

C'est que la douceur de la femme n'est pas, chère enfant, comme vous pourriez l'avoir entendu dire, une pure apparence, une qualité négative qui témoigne uniquement de la mollesse de ses facultés. Bien au contraire, la douceur, chez la femme, est active et opiniâtre ; elle est l'indice de sa valeur réelle, le reflet de la bonté de son cœur.

Je vous l'ai fait pressentir déjà ; ce charme de la douceur, si grand pour la jeune fille, sera plus tard, dans la vie, la base de son bonheur. Elle n'aura jamais de plus sûr moyen d'avoir raison. C'est de la douceur du caractère que la femme, épouse et mère de famille, empruntera sa force et son autorité. Là où elle aurait échoué par les exigences, les emportements, les bouderies ou les pleurs, elle réussira, n'en doutez pas, par une douce persévérance. Un spirituel humoriste l'a dit avant moi : " Il y a quelque chose de plus fort que toutes les colères et toutes les violences d'un homme, c'est la douceur d'une honnête femme."

Quand on parlait d'une femme à Jean-Jacques Rousseau, il prenait une plume et du papier et disait : " Est-elle jolie ? " Si la réponse était affirmative, il posait zéro. " A-t-elle des talents ? " zéro. " Est-elle spirituelle ? " zéro. " A-t-elle de la douceur ? " Combien ? Quatre degrés, cinq degrés ? " Et c'était alors que les zéros prenaient de l'importance, car il posait quatre ou cinq en tête de la ligne. Il y avait ainsi des femmes dont la valeur représentative était de quatre mille, d'autres de cinq cents, d'autres de trente mille, suivant le nombre des mérites qu'elles ajoutaient à celui d'être douces, et suivant aussi l'intensité de leur douceur. Rousseau faisait entendre par là que toutes les qualités de la femme étaient nulles à ses yeux, lorsqu'elles n'étaient pas accompagnées de celle qu'il plaçait au premier rang : la douceur.

Tout d'abord le procédé paraît ingénieux ; mais si l'on y regarde de près, il peut tourner contre son auteur, et ne pas faire triompher autant qu'on le croirait la cause de la vertu qu'il veut placer au-dessus des autres. Supposez, en effet, chère enfant, qu'une femme soit spirituelle et jolie, ce qui m'oblige à poser deux zéros, et qu'elle ait un grain très faible de douceur, grain que j'évaluerai, par exemple, à un degré,— et le mérite de cette personne jolie, spirituelle, mais très peu douce, sera représenté par le chiffre énorme de cent. Supposez maintenant une femme qui n'ait ni talent, ni beauté, ni esprit, mais qui soit un ange de douceur. Je ne pourrai poser aucun zéro pour ces qualités qu'elle n'a pas, et lorsqu'il s'agira de son extrême douceur, je me verrai forcé de poser un neuf tout sec qui perdra sa force en ne venant pas, comme tout à l'heure, donner à des zéros prétendus insignifiants une valeur fabuleuse.

Si je m'avisais de vouloir traduire en nombre le mérite d'une femme, je m'y prendrais autrement. Je marquerai le degré de sa douceur par des zéros, puis la somme de ses qualités serait le chiffre significatif que je placerais devant ces zéros. Une femme qui aurait quatre degrés de douceur et qui de plus serait belle et spirituelle s'évaluerait à trente mille, tandis qu'une autre qui ne serait que douce, mais qui le serait à une température de six degrés, je suppose, vaudrait un million, car je me bornerais à mettre l'unité devant mes six zéros pour indiquer qu'elle ne possède qu'une qualité,—la plus belle de toutes.

LA DOULEUR

PAR

A BLANC DE SAINT-BONNET

TROISIÈME ÉDITION

1 vol in-12.....Prix : 75 cts.

TABLE

Préface de l'édition nouvelle. Avant-propos de la première édition. Prologue.

PREMIÈRE PARTIE.

Chapitre Ier. La Douleur au point de vue de l'Infini. Chap. II. La Douleur au point de vue de l'homme. Chap. III. Œuvre de la Douleur dans le temps. Chap. IV. Fruits de la Douleur dans cette vie et au delà. Chap. V. Métaphysique de la Douleur.

SECONDE PARTIE.

Chap. VI. La Douleur explique le sens de la vie. Chap. VII. L'homme pleure en venant au monde, plus tard il saura pourquoi ! Chap. VIII. Comment la Douleur a été réglée dans une loi.— Le Travail. Chap. IX. Portée ontologique du travail. Chap. X. Le travail applique la Douleur aux différents états des âmes. — Les positions de la vie. Chap. XI. Légitimité des rangs et des positions dans la vie. Chap. XII. L'homme reçoit un aide dans le travail et dans la Douleur. Chap. XIII. Les âmes sont graduées dans la vie sur les zones de la Douleur. — Hiérarchie mystique. Chap. XIV. Les classes dans la société dépendent aux degrés des âmes. Chap. XV. La Douleur équilibre pour le Ciel le cœur et la volonté. Chap. XVI. Refuge des âmes attendries. Chap. XVII. D'où l'homme peut tirer la force de

ouffrir. Chap. XVIII. Nos âmes suivront jusqu'au bout leur Pasteur.

TROISIÈME PARTIE

Chap. XIX. L'objection à la Douleur vient du point de vue du temps. Chap. XX. Trois objections. Chap. XXI. L'objection tirée de la Chute évanouit devant la liberté. Chap. XXII. Pourquoi l'homme a passé par l'esclavage. Chap. XXIII. Source de l'émancipation de l'homme. Chap. XXIV. Finalité du travail et de l'homme. Chap. XXV. La grande loi de ce monde est celle de la formation des âmes. Chap. XXVI. Pourquoi Dieu permet notre chute. Chap. XXVII. Pensée divine que la Chute dévoile. Chap. XXVIII. Grande question sur la Douleur. Chap. XXIX. Une idée sur le grand problème. Chap. XXX. Douleur et amour : voilà l'homme. Épilogue. Appendice. Errata. et observations.

LETTRES

DE LA SAINTE MÈRE

JEANNE-FRANÇOISE FREMYOT

HABITANTE DE

RABUTIN-CHANTAL

Fondatrice de l'ordre de la Visitation Sainte-Marie

PUBLIÉES ET ANNOTÉES PAR

EDOUARD DE BARTHELEMY

2 forts vol. in-8..... Prix : \$2.00

SOIREE

LITTERAIRES

SCÈNES, TABLEAUX, DISCOURS, ÉTUDES MORALES, ÉTUDES HISTORIQUES ET RÉCITS LÉGENDAIRES

PAR

LE R. P. H. FAURE

Professeur de Rhétorique

On ne tulit punctum, qui mœnit utile dulci, lectorem delictando pariterque monendo. (Hor., Ep. 17, ad P.)

1 vol. in-8 - - - - - prix 75 cts.

L'ANGE EXILÉ.

Légende orientale

I. — UNE GOUTTE DE SANG.

Assis au seuil de l'Éden, raconte une vieille légende, un ange pleurait. Chargé d'entretenir le feu sacré sur l'autel des parfums, il avait oublié un jour d'alimenter la précieuse flamme, et Dieu, pour le punir, jusqu'à la fin des temps l'avait banni du Ciel. Inconsolable dans son malheur, il écoutait le murmure des sources de la vie, qui coulent dans ce fortuné séjour, comme une onde harmonieuse, et, à travers les portes de cristal, il recueillait sur ses ailes de feu un dernier rayon de la lumière éternelle.

Azaël avait près de lui sa harpe d'or ; il la prit, et la pressant sur son cœur : " Harpe enéride, s'écria-t-il, douce compagne de mon exil, à tes cordes sonores je ne demanderai plus désormais les accents du plaisir ; loin de la patrie, ma voix ne dira plus que le cantique des larmes, et mes tristes soupirs se mêleront chaque jour à tes frémissements plaintifs."

Sous les doigts tremblants de l'esprit céleste, l'instrument palpita seul d'abord, puis on entendit ces mots :

" Adieu, patrie bien-aimée, terre natale où coulerent pour moi de si beaux jours ! Mélodies saintes, sources d'eau vive, bocages enchantés, puisqu'il faut partir, puisqu'il faut vous quitter, adieu ! adieu ! Aimables chœurs des anges, mes frères, nous ne chanterons plus ensemble la gloire du Très-Haut ! concerts ravissants, je ne vous entendrai plus !... Et toi, lumière éblouissante de ce monde merveilleux, Jehovah ! Jehovah ! je ne te verrai plus de longtemps ! Adieu ! pour la dernière fois, adieu !... "

La harpe soupirait toujours ; mais la voix d'Azaël ne résonnait plus, et des larmes coulaient sur son beau visage. Il garda le silence pendant quelques

instants, puis il reprit, plein de tristesse et d'angoisse :

" Jehovah ! tu étais la flamme de ma vie, la nourriture de mon âme, l'harmonie de mon cœur !... Délicieux séjour, ô Paradis, c'est ta prise qu'il me faut, ton soleil, tes aromes, ton air pur ! Sans toi, je ne puis vivre !... Oh ! je voudrais mourir !... Mais silence, ô mon luth, tes accords étaient faits pour les cieux, et l'exil ne doit pas les entendre. Silence ! Azaël ne chantera plus !... "

La voix saphirique s'éteignit dans un sanglot ; mais sa plainte mélancolique, recueillie sur les ailes d'or des anges bienheureux, compagnons d'Azaël, était montée jusqu'au trône du Tout-Puissant, et l'un des cherubins qui formaient sa garde d'honneur vint apporter à l'exilé cette parole consolante :

" Séche tes larmes, pauvre alligé : tu ne peux encore revoir ta patrie. Espère, car il est écrit que le pardon sera accordé à celui qui offrira à l'Éternel le présent le plus agréable. Va, parcours la terre, recouvre ce don précieux qui doit plaire à Jehovah, et rachète ta faute. Souviens-toi que Dieu est bon ! "

Un rayon de joie illumina le front d'Azaël : " Merci, dit-il, oh ! merci ! " Et, quand les portes du Paradis se rouvrirent pour livrer passage au messager de paix : " Oh ! je te reverrai, s'écria l'exilé, oui, je te reverrai bientôt ! " Et, déployant ses ailes toutes mouillées de pleurs, il prit son vol dans l'espace.

Rapide comme une comète qui se précipite dans les embrasements du soleil ; plus léger que ces météores enflammés que les anges lancent, pendant la nuit, sur les démons audacieux qui tentent d'escalader les régions de l'Émpyrée, l'esprit céleste fendit la voûte azurée des cieux et se dirigea vers notre globe.

Il plana quelque temps, comme une vapeur lumineuse, au-dessus de la terre, incertain de la route qu'il devait suivre : " Je connais, disait-il le trésor que renferme chaque région ; je sais où sont les îles de parfums, dans les profondeurs des mers, au sud de l'Arabie ; je sais aussi où Dieu a caché les rochers de diamant et les montagnes de rubis ; mais, hélas ! que sont toutes ces richesses, comparées aux marches du trône merveilleux de Jehovah ! "

En rêvant ainsi, son œil découvrit, sous ses pieds, les contrées de l'Orient, toujours baignées d'azur et de soleil. " L'Orient, se dit-il, c'est la terre fortunée qu'illumina l'étoile de Jacob, le royaume béni qui vit naître le Sauveur : là, sans doute, est caché le rubis qui doit plaire au Tout-Puissant ! "

Il dit, et, suspendant son vol, il descendit sur les cimes du Golgotha. Une fois déjà il s'était arrêté sur la montagne sainte, à l'heure solennelle de la grande expiation, il fléchit le genou, au lieu même où le sang du Christ avait coulé, et, se voilant de ses ailes, il adora. Puis, se relevant, il porta ses regards autour de lui. Tout était bien changé : le Mu ulman souillait de sa présence le rocher qui vit mourir le Sauveur, et Jerusalem, mutilée, triste, agonisante, s'étendait à ses pieds, dans un désert aride, sur les rives fleuries de son fleuve, entourée de collines sans verdure, sans oiseaux et sans fleurs, sous un ciel tout en feu : Dieu l'avait maudite ! Comment trouver en ces lieux un présent digne de l'Éternel ?

Mais pourquoi, dans le lointain, ce tourbillon de poussière, ce bruit confus, qu'apporte par intervalles le souffle embrasé du vent ? Pourquoi cette agitation dans la plaine, semblable à une mer courroucée, roulant toutes ses vagues ? Azaël reprend son essor et se dirige de ce côté.

C'était un vaste champ de bataille : d'une part, le croissant et le cimenterre de Mahomet ; de l'autre, la croix et l'épée de la France. Fidèle à sa mission, aux traditions de sa foi, la fille aînée de l'Église disputait aux Musulmans la possession du tombeau de Jésus-Christ.

L'armée chrétienne lutait avec vaillance, quand soudain apparut dans les airs un météore lumineux : " Mort à l'infidèle ! Dieu le veut ! Dieu le veut ! s'écrièrent les croisés ; son signe est dans les cieux ! " C'était l'ange, qui planait au-dessus de leurs têtes.

Parmi la foule des héros que sa présence menait à la victoire, Azaël remarqua un jeune guerrier, à la fleur de ses

ans ; sûr était son coup d'œil, ferme était son bras, et ses coups, rapides et foudroyants comme l'éclair. A sa noble figure, à son mâle courage, on eût dit le lion de Juda des beaux jours d'Israël.

Déjà il avait immolé de nombreux infidèles, et sa fougue chevaleresque l'avait emporté, seul, loin des siens, au milieu des ennemis. Les flèches de toute part volent sur lui ; son coursier tombe et l'entraîne dans sa chute. La foule des Musulmans l'entoure : " Rends-toi, lui crie leur chef, et sois esclave ! " — " Moi, esclave ? répond le jeune héros, esclave de Mahomet ? Jamais ! Nous sommes vainqueurs, Jérusalem est libre, l'étendard sacré flotte sur ses murs ; regarde-le, barbare, et mens ! " Il dit, et, prompt comme la foudre, il enfonce son épée dans la poitrine de l'infidèle, et tombe lui-même, percé de mille coups.

" Noble cœur, âme vaillante et pure ! " murmure Azaël ; et il descend vers lui. Au souffle de ses lèvres, le jeune guerrier, qui respirait encore, entrouvre ses yeux : " C'est elle apparition, dit-il, es-tu l'ange de ma famille, qui protèges mon berceau et doit garder ma tombe ? O radieux esprit, transporte-moi, sur tes ailes d'azur, dans la patrie d'en haut, près du Dieu que j'aime, avec toi ! " Sa voix expire avec son dernier souffle.

— " Que j'envie ton bonheur ! soupire Azaël ; ton âme s'est envolée aux pieds de Jéhovah, et le sang qui coule de tes blessures est la plus belle des libations offertes par un grand cœur à la gloire de son Dieu. C'est le sang d'un martyr ! Assurément il a pris sa source au côté du Sauveur, et il est si pur, qu'il ne troublerait point le ruisseau le plus limpide des bocages de l'Éden. " ... Et, recueillant dans un calice d'or une goutte de sang vermeil, l'ange exilé remonta vers les cieux, et, traversant les sphères, alla l'offrir au brillant chérubin qui gardait les portes du Paradis. — " Le Seigneur sourit à ton offrande, lui dit l'esprit céleste, mais il est quelque chose de plus grand encore, de plus digne des regards du Tout Puissant. Cherche de nouveau, mais garde toujours, au fond de la coupe de ta douleur, le parfum de l'espérance. "

Azaël baissa la tête, soupira, et, jetant un regard à travers les portes éternelles : " Heureux, s'écria-t-il, heureux les esprits qui errent au milieu de ces jardins immortels ! Ceux de la terre m'appartiennent, les étoiles même ont des fleurs pour moi ; mais une fleur du Ciel les éclipsa toutes. J'ai vu le lac transparent de cach-mire, et ses îles de platanes réfléchies dans ses eaux ; j'ai entendu les murmures voluptueux des ruisseaux de l'Arménie ; j'ai admiré les flots de cristal du fleuve indien, et les rivières d'or qui lui portent leur tribut ; mais les bosquets de l'Éden ont plus de charmes encore. Infortuné proscrit, vole d'étoile en étoile, de constellation en constellation, aussi loin que s'étend la ceinture de feu de l'univers ; réunis tous les plaisirs des mondes aériens, qui se balancent, comme des cristaux mobiles, au firmament d'azur : un seul instant du Ciel est préférable encore ! "

II. — LE PRIX D'UNE LARME.

L'esprit céleste reprit tristement la route de l'exil, et redescendit vers la terre. Le ciel était serein : pas la moindre vapeur n'en ternissait l'éclat. L'ange aperçut au-dessous de lui de vastes plaines, semées çà et là de populeuses cités, des sanctuaires magnifiques, une foule d'adorateurs, des sacrifices, des prières et des pontifes ; mais de Dieu nulle part ! Satan régnait partout, et ses idoles monstrueuses recevaient l'encens des peuples prosternés. " Fuyons, dit Azaël, fuyons, car ces lieux sont maudits ! " Et, se laissant emporter au souffle impétueux du vent, il traversa les royaumes de l'erreur, les régions fortunées des Indes, dont l'air est un parfum, où l'Océan roule ses flots sur un lit de corail et d'ambre, où les montagnes produisent des diamants, les ruisseaux du sable d'or, et dont les bocages de sandal et les berceaux aromatiques seraient un paradis, si Dieu les habitait. Il s'arrêta sur les sommets du Liban.

Le tableau le plus ravissant et le plus majestueux se déroulait autour de lui. D'un côté, la riante et fertile vallée d'Hamana, cet Éden de la Syrie, et la

Syrie elle-même, cette terre de lumière et de fleurs, tant de fois consacrée par la religion, l'histoire et la poésie ; puis Damas, l'opulente Damas, mollement endormie le long des sept branches de son fleuve argenté, avec ses palais et ses mosquées, ses vastes jardins, ses forêts d'orangers, de citronniers, de cédrats et de figuiers. Plus loin, Émèse et les débris de son temple du soleil, Palmyre et ses ruines imposantes. De l'autre côté, la mer avec ses horizons sans fin, ses flots d'azur, sa brise parfumée ; le désert et ses sables brûlants, ses vagues dorées, ses caravanes et ses palmiers. Sur les flancs de la montagne, les cèdres gigantesques chantés par les prophètes ; au-dessus, la profondeur, l'immensité du ciel. Quel spectacle !

Mais rien ne pouvait réjouir le cœur d'Azaël. " Toutes ces magnificences de la nature, disait-il, que sont-elles auprès des splendeurs du Paradis ? Ma faute est donc bien grande pour mériter un aussi triste exil ! O Jéhovah ! laisse-toi fléchir par les prières de ton ange ; rends-lui la vue, ton amour et ton Ciel. "

Le soleil couchant dorait de ses rayons les cimes majestueuses de l'Hermon, en face d'Azaël. C'était là, suivant la tradition, que s'était établie la famille de Noé : au pied de la montagne, dans la vallée de Balbek, le saint patriarche avait voulu mourir. " Eh bien, dit l'ange, puisque ma patrie me rejette, c'est là désormais que je veux habiter, c'est là que je veux souffrir ! "

Le site était solitaire et bien favorable à la tristesse et à la rêverie : un sol bouleversé par mille convulsions de la nature, des ruines gigantesques survivant à des générations oubliées, le souffle mélancolique du vent à travers les cicassés, des cyprès, des tombeaux, et, aux flancs déchirés de la montagne, le village de Balbek, seul gardien de ces monuments détruits.

Toutefois, un petit coin de terre, à l'entree du vallon, était plus fortuné ; un bocage d'arbres aromatiques abritait des colombes, dont les ailes mobiles semblaient ornées de pierreries ou faites d'arcs-en-ciel ; mille fleurs sauvages étalaient leurs corolles embaumées, autour de leur reine, la rose de Syrie, et un tapis de verdure cachait, parmi la mousse et les rochers, une source murmurante. Lorsque Azaël pénétra sous les berceaux gracieux de cette oasis retirée, il crut voir l'aimable Gênie de cette solitude. C'était un jeune enfant, beau comme le jour, et paré de toutes les grâces de la nature et de l'innocence. Ses blonds cheveux bouclés encadraient un visage d'une fraîcheur et d'une finesse exquisés ; son front rayonnait d'espérance et de bonheur ; ses joues semblaient avoir emprunté leur éclat aux roses que ses doigts effeuillaient, et, dans ses yeux limpides, le calme de son âme apparaissait tel qu'un reflet des cieux. Il venait de poursuivre les jolies papillons bleus, qui voltigeaient çà et là, comme des fleurs aériennes ou des diamants ailés, et il s'était assis sur une touffe de jacinthe. Le plus charmant sourire s'épanouissait sur ses lèvres transparentes et vermeilles : on eût dit une vision des ombrages de l'Éden. Azaël ne pouvait détourner ses regards de ce ravissant tableau, et donnait, en le contemplant, un soupir involontaire au souvenir de son bonheur perdu.

Mais soudain le galop d'un cheval a retenti parmi les ruines solitaires, et bientôt l'ange voit un homme couvert de sueur et de poussière, descendre de son coursier haletant, et courir, pour se désaltérer, à la source champêtre. L'enfant étonné le regarde sans crainte. Et cependant le soleil n'avait jamais bronché un visage plus farouche : ses yeux noirs et enfoncés lançaient des jets de flamme, et ses traits étaient empreints d'une sombre tristesse et d'une sinistre audace. Sur son front chauve et hâlé on aurait pu lire l'histoire de cent forfaits ; tous les crimes y avaient laissé leurs traces : la haine, la vengeance, le meurtre et le désespoir. Sa main serrait convulsivement un poignard passé dans sa ceinture ; ses membres nerveux et sa haute stature lui donnaient un aspect effrayant. C'était le type le plus complet du brigand du désert.

Chose étrange ! à la vue de l'enfant, les yeux de cet homme semblaient s'adou-

cir et son front se calmer. Est-ce un souvenir d'enfance qui traverse son âme ? Ou bien a-t-il connu, lui aussi, les joies de la paternité, et l'apparition de ce gracieux chérubin lui a-t-elle rappelé quelque figure évanouie, mais tendrement aimée ? ...

Le jour cependant touchait à son déclin, et ses derniers rayons empourpraient l'occident. Au fond de la vallée, la cloche du monastère chantait l'Angelus. L'enfant tombe à genoux, pieux et recueilli : ses mains se croisent sur sa poitrine, ses yeux fixent le ciel, et sa bouche murmure la salutation de l'ange et la belle prière que les séraphins aiment à cueillir sur les lèvres des mortels : *Ave, Maria !*

Quel spectacle ! le ciel tout en feu, la voix mystérieuse de l'Angelus du soir, cet enfant prosterné sous le regard de Dieu ! ... L'homme coupable ne peut contenir son émotion : sa mémoire, fuyant dans le passé, gémit en remontant le fleuve orageux de sa vie criminelle, et ne trouve aucun port pour s'y reposer. La source cependant en avait été si calme et si limpide ! " Alors, se dit-il, jeune innocent et heureux, je priais comme cet enfant, entre ma mère et l'autel, parmi les anges et près de Dieu. Mais aujourd'hui ! ... " Sa voix expire dans un soupir, sa tête s'incline, son cœur se gonfle ; vaincu par le remords, et brisé par la douleur et le regret de ses fautes, il tombe à genoux, et des larmes s'échappent de ses yeux : il pleure... Soudain, un rayon céleste luit en même temps sur le front de l'innocence et sur le front du repentir. Azaël comprend : c'est un sourire de l'Éden qui salme son retour.

Il recueille avec transport une de ces larmes précieuses, et s'élanche dans les espaces. Les portes du Paradis s'ouvrent devant lui. Il dépose son offrande aux pieds de l'Éternel et reçoit le baiser de paix. Son exil était fini.

Le retour du pécheur est la fête des cieux !

NOUVELLES

SUIRÉES LITTÉRAIRES

Scènes, tableaux, discours, études morales, études historiques et récits légendaires

PAR

Le R. P. H. FAURE

1 vol. in-8..... Prix : 75 cts

— LA —

PATERNITÉ CHRÉTIENNE

CONFÉRENCES

Préches à la réunion des pères de famille de Paris

PAR

Le R. P. A. MATIGNON

De la compagnie de Jésus

2 vol. in-12..... Prix : \$1.50

HISTOIRE ANECDOTIQUE

DE

LA FRANCE

PAR

CHARLES D'HÉRICHAULT

2 beaux volumes in-80 ornés chacun de huit gravures hors texte.

Prix.....\$2.50

1er Vol.—ORIGINES DU PEUPLE FRANÇAIS
2e Vol.—LE MOYEN ÂGE.

L'ANGE DE L'EUCARISTIE

OU

VIE ET ESPRIT

DE

MARIE EUSTELLE

d'après les documents les plus authentiques

PAR

Le R. P. Claudius MAYET, S. M.

SIXIÈME ÉDITION

fixée définitivement, revue et augmentée

PAR

Le Cardinal VILLECOURT

2 vol. in-12..... Prix : \$1.25

L'HEURE DELICIEUSE

AUX

PIEDS DE JÉSUS

DANS

L'Eucharistie

PAR

M. l'abbé LOUBLET

1 fort vol. in-18..... Prix : 63 cts

La grande question du jour.

LA LIBERTÉ

PAR

Mgr DE S. GUR

1 vol. in-18..... Prix : 25 cts

AU LECTEUR.

Je dédie cet opuscule à tous les esprits honnêtes qui aiment la vérité et qui la cherchent sincèrement. Je ne l'ai point fait pour les gens passionnés, pour les hommes de partis. Il s'adresse uniquement aux chrétiens dévoués de cœur à l'Église et qu'une étude un peu approfondie de ces difficiles matières préservera plus efficacement des erreurs qui ont cours aujourd'hui.

Cet opuscule est un petit préservatif, tonique et fortifiant, contre l'épidémie qui atteint tant d'esprits d'ailleurs honnêtes. C'est une exposition de doctrine très simple, et, si je ne m'abuse, tout à fait conforme à la saine théologie et à l'esprit de l'Église. Comme la question de la liberté touche à tout, et comme notre temps a vu naître, à son sujet une foule de théories non moins erronées que dangereuses, il me semble très important d'avoir, sur ce point de doctrine, de solides principes et des lumières précises. C'est là ce que j'ai tâché de résumer en ces quelques pages. Elles auraient pu être écrites il y a trente ou quarante ans ; mais comme la vérité est de tous les temps, la vérité sur la liberté est bonne à dire aujourd'hui comme hier, comme avant-hier ; au dix-neuvième siècle comme au moyen âge.

Tout le monde croit connaître la question de la liberté ; au moins, tout le monde en parle. Est-ce parce qu'on l'a étudiée ? Hélas ! on en parle que parce que tout le monde on parle, et parce que, de nos jours surtout, on ne peut guère n'en pas parler. De longues études, des discussions très sérieuses, m'ont convaincu que, parmi ceux-là même qui en parlent le plus, il y en a bien peu qui se donnent la peine d'approfondir ce grave sujet. Pour moi, sans me flatter d'avoir levé toutes les difficultés, je puis du moins me rendre le témoignage d'avoir cherché la vérité avec grand amour et sans parti pris, et d'apporter ici aux difficultés qui se présentent ordinairement une solution capable de satisfaire et la foi et la raison.

Je demande au lecteur sa bienveillance et son attention la plus sérieuse ; et, au bon Dieu, sa meilleure bénédiction pour le cher lecteur et pour le pauvre autour.

PIERRE OLIVAIN

FEUILLETON DU PROPAGATEUR

PRETRE DE LA COMPAGNIE DE JESUS

PAR

LE P. CHARLES CLAIR

DE LA MEME COMPAGNIE

SIXIEME EDITION

1 vol. in-12..... Prix : 88 cts

PRÉFACE

“ L'appellerai-je martyr? C'est assez pour célébrer son nom. Il n'y a pas d'autre éloge à chercher; tout un panegyrique est en ce mot.” Cette magnifique louange que le Père Olivaint donnait au Bienheureux André Bobola, l'Eglise quelque jour, tout le fait espérer, nous permettra de la lui décerner à lui-même. Et déjà ne pouvons-nous pas résumer son histoire dans ces paroles que nous lui empruntons encore: “Son martyr est la révélation de toute sa vie qui brille du plus vif éclat dans sa mort même. Pour les martyrs eux-mêmes, en effet, suivant les voies ordinaires de la Providence, la mort est l'écho de la vie, surtout s'ils se trouvent jetés au milieu des plus rudes épreuves; disons mieux encore, une telle mort est la récompense d'une sainte vie. C'est par la fidélité dans les petites choses que le chrétien se prépare aux grandes; c'est le courage dans les petits sacrifices de chaque jour qui préserve l'âme de toute défaillance, de toute trahison au jour des grands sacrifices... Depuis longtemps il appelait le martyr; il s'y préparait depuis longtemps par cet autre martyr de la sainteté, qui n'est vrai: ent, à le considérer dans son fonds, qu'une longue et généreuse immolation de soi-même.”

Ce livre, où le P. Olivaint parle presque à chaque page, en révélant son âme, continuera, s'il plaît à Dieu, l'œuvre de son apostolat. Il est fait, en grande partie, avec les lettres écrites par Pierre Olivaint lui-même depuis le collège et l'École normale jusqu'à Mazas et à la Roquette; les dépositions recueillies, pour le procès canonique, au sein de la commission nommée par S. E. Mgr le cardinal archevêque de Paris, et les renseignements précieux qui nous ont été transmis de toutes parts, ont été mis à profit avec un pieux empressement. Toutefois, nous l'avons sans peine, l'œuvre est encore trop imparfaite pour ne pas provoquer plus d'une critique charitable, plus d'un avis utile, que nous recevrons avec une vive gratitude.

Un artiste habile et consciencieux s'est efforcé de reproduire quelque chose de la physionomie du P. Olivaint, si mobile et si difficile à saisir. Dans ce profil patiemment étudié, on retrouve l'expression de formaté réfléchi, habituelle à cet homme de conseil et d'action.

Nous tenons à déclarer que, si nous donnons quelquefois au P. Olivaint ou à d'autres personnages le titre de *saint* ou de *martyr*, nous n'avons en cela nullement dessein de prévenir le jugement du Souverain Pontife, à qui nous soumettons, avec la plus entière obéissance, tout ce que nous avons écrit.

VIES DES SAINTS

ET

DES BIENHEUREUX

De l'Ordre de Saint François, dont le culte a été approuvé par l'Eglise.

PAR

LE T. R. P. LEON

EX-PROVINCIAL DES FRANCISCAINS DE L'OBSERVANCE

1 fort volume in12..... Prix; \$100

LE DOGME

DE

L'INFAILLIBILITE

Par MGR DE SÉGUR

1 vol in-18 Prix : 30 cts

TROISIEME PARTIE

LES OBJECTIONS CONTRE LA DÉFINITION

II

S'il est vrai que le Concile n'ait pas été libre dans la définition de l'infaillibilité.

(Suite)

“ Et que vient-on, d'ailleurs, parler d'intolérance et d'oppression dans un Concile œcuménique, lorsqu'il s'agit de doctrine? Que des hommes qui n'ont jamais professé notre foi ou qui l'ont abjurée aient ces idées-là et tiennent un pareil langage, nous le concevons parfaitement. Mais quel est le catholique tant soit peu instruit de sa religion qui ne comprime ce simple dilemme: ou la minorité se trompe, et l'invincible opposition que rencontre l'erreur qu'elle veut faire prévaloir n'est point, de la part de la majorité, une oppression, mais le légitime usage d'un droit incontestable, l'accomplissement d'un indispensable devoir; — ou c'est la vérité qu'elle soutient, et dans ce cas-là, loin de l'opprimer, la majorité se ralliera infailliblement à elle.— Dire en effet que la vérité sera méconnue, repoussée, retenue captive dans un injurieux silence par une Assemblée que l'Esprit-Saint assiste dans toutes ses délibérations et dont il éclaire tous les jugements, ce n'est rien moins qu'un blasphème!”

Le Concile du Vatican a donc été, dans ses discussions, aussi libre que jamais un Concile a pu l'être. Il n'a pas même eu à lutter, pour sauvegarder sa liberté, contre les représentants, plus ou moins malveillants, plus ou moins hostiles, des princes soi-disant chrétiens. Dans tous les Conciles précédents ce dangereux élément avait exercé sur une partie des Pères une influence visible, quoique insuffisante pour faire douter de la liberté des votes. Au Concile de Trente, les ambassadeurs en étaient arrivés jusqu'aux menaces les plus violentes.

Ici, rien de semblable. Dans la ville de Rome, gardée par les seules troupes pontificales (dont faisait partie, comme chacun sait, la légion franco-romaine), le Pape a convoqué, a réuni, a présidé le Concile en toute liberté; et de leur côté, les Evêques plus nombreux, plus au complet que dans aucun Concile œcuménique précédent se sont assemblés, ont discuté et ont voté sans aucune entrave, en suivant uniquement la lumière de Dieu et la voix de leur conscience. Quoi de plus libre qu'une pareille assemblée?

Lorsqu'on insinue que le Concile n'a pas été libre, savez-vous ce qu'on n'ose pas dire, mais ce qu'on ose penser? C'est que le Saint-Père a fermé la bouche à l'Episcopat, en imposant aux Pères du Concile un règlement tyrannique, inepte, odieux. Voilà ce que de prétendus catholiques, voilà ce que des prêtres et quelques Evêques ont eu le triste courage d'affirmer afin de couvrir leur amour-propre, froissé par un vote contraire à leurs idées particulières.

Mais aussi, voilà ce qui, de Pavis de tous les hommes de bonne foi et de tous les hommes de foi, est insoutenable. Comme le rappelait tout à l'heure Mgr l'Archevêque de Cambrai, un catholique ne peut soutenir, sans nier l'assistance divine promise à l'Eglise assemblée, qu'un Concile, légitime et œcuménique comme est à coup sûr celui du Vatican, présidé par son Chef légitime, un Concile, qui a accepté la règle de conduite, parfaitement traditionnelle, parfaitement sage et raisonnable, que lui traçait le Souverain-Pontife; un Concile, où le

pour et le contre ont été longuement, pieusement discutés, et qui a évidemment voté en connaissance de cause, ait pu, faute de liberté, promulguer des décrets dogmatiques erronés, ou simplement inopportuns. On ne peut ni le dire ni le penser, sans fouler aux pieds les règles les plus élémentaires du respect, des principes les plus connus du droit canonique, les données les plus incontestables de la foi. Un décret, porté par un Concile dans ces conditions, est la parole de l'Eglise catholique elle-même, parole souveraine, qui oblige la conscience, parole infaillible, qui oblige la foi.

Aussi le Cardinal Donnet, Archevêque de Bordeaux, écrivait-il ces nobles paroles à son clergé: “ Ne négligez pas d'affirmer énergiquement et en toute confiance, contre de perfides et perfides écrits, la dignité, la liberté, l'honneur du Concile œcuménique du Vatican. A Rome, la conspiration de la prière est la seule que se permettent le Souverain-Pontife et l'immense majorité des Evêques, groupés autour de lui.”

Le pieux et docte Archevêque-Primate de Belgique disait de son côté avec une indignation encore plus manifeste: “ Et l'on n'a pas rougi d'affirmer que le Concile n'était pas libre? Nous disons, nous, que la liberté du Concile du Vatican est trois fois aussi évidente que son œcuménicité. C'est dans une liberté surabondante que les successeurs des Apôtres, se plaignant d'ailleurs de ne pas venir à Rome de toutes les nations et parlant toutes les langues connues, ont confessé d'une seule voix la foi vraiment catholique, et ont anathématisé avec puissance, et avec un ardent amour des âmes, les erreurs qui ne tendent qu'à les troubler ou à les corrompre.”

“ C'est dans cette liberté, et avec une joie parfaite, qu'ils ont confessé en particulier la grande vérité que l'Ecriture affirme, que le Saint-Siège a constamment professée, que l'usage perpétuel de l'Eglise rend manifeste, que les Conciles œcuméniques ont solennellement déclarée, à savoir, la suprême et pleine puissance de juridiction du successeur de Pierre; puissance *suprême et pleine* non seulement de gouverner, mais encore d'enseigner l'Eglise universelle, c'est-à-dire de nourrir les âmes de la parole de Dieu, de garder, d'exposer, de défendre le dépôt de la révélation, et de juger en dernier ressort les doctrines qui touchent la foi divine et la morale également divine.”

Au besoin, et pour attester le fait même de cette liberté, on pourrait encore rappeler le témoignage de tels ou tels Pères de l'opposition. “ Il est impossible, disait publiquement l'un d'eux devant son Chapitre et son clergé, il est impossible de concevoir une liberté plus grande que celle dont ont joui les Pères; mais cette liberté était sage, continue, elle, ne pouvait jamais dégénérer en désordre.” Et Mgr Maret, peu disposé, comme chacun sait, à exagérer les privilèges des Pères, en a rendu le même témoignage en plein Concile, au début d'un de ses discours. L'équité l'obligea de rendre un public et solennel hommage à la liberté des discussions dans le sein du Concile.

Il en pouvait en être autrement; car le fait de la liberté du Concile est évidemment un de ces faits *dogmatiques* (c'est-à-dire qui sont inséparables du dogme lui-même), que l'on ne peut rejeter sans rejeter la foi. Le principe de l'infaillibilité de l'Eglise dans les faits dogmatiques a été décidé contre les jansénistes, qui cherchaient, par des subtilités semblables, à étuder les condamnations du Saint-Siège. Du moment qu'un Concile œcuménique porte régulièrement un décret, il n'est pas plus permis à un catholique d'attaquer la légitimité du décret, que la doctrine même qu'il renferme.

Le Concile du Vatican a été complètement et magnifiquement libre, quoi qu'en aient pu dire quelques mauvais esprits dont l'opposition et les colères ont été, comme il était juste, comptées pour peu de chose. Au fond, il n'y avait chez ces agitateurs que des erreurs de doctrine, des préjugés nationaux, des partis pris de contradiction, beaucoup d'orgueil, de vanité et de personnalité. Le Concile a dû passer outre, et il l'a fait, sous la conduite de l'Esprit-Saint. Le décret qu'il a porté, a été le noble fruit de sa liberté.

III

S'IL EST VRAI QUE, DANS LA SALLE DU CONCILE, LES EVÊQUES NE S'ENTENDAIENT PAS.

Voici encore le témoignage de Mgr de Cambrai: “ L'installation matérielle du Concile, disait-il dans le grave document déjà cité, laissait à désirer dans le principe: personne ne le conteste. Mais depuis longtemps on a fait disparaître les inconvénients qu'elle présentait d'abord. La salle conciliaire, à laquelle on avait donné une trop grande étendue, a été réduite à des proportions convenables. Telle qu'elle est maintenant, tout orateur qui a une voix ordinaire et parle distinctement, s'y fait entendre sans effort de tout son auditoire.”

Les Pères s'entendaient assez pour que les principaux discours des adversaires du Saint-Siège aient été, au dire même de leurs correspondances les plus partiales, accueillis dans leurs moindres détails, tantôt par des murmures approbateurs, tantôt par des marques et même des paroles de désapprobation. Le parti avait l'oreille très fine, quand il était utile à son intérêt d'entendre; quand il était dangereux d'entendre, il n'entendait plus rien. C'était un phénomène d'acoustique gallicane. Ce qui est étrange, c'est que les neuf dixièmes des Pères ne se plaignaient aucunement de ne pas entendre, et entendaient, paraît-il, tout ce qu'il fallait entendre. Quant à ceux de l'opposition, il est arrivé plus d'une fois qu'ils n'entendaient rien, absolument rien; mais pourquoi? parce que, en voyant monter à l'ambon un Evêque de la majorité, ils s'étaient empressés de quitter leur place et de sortir de la salle conciliaire.

Je ne prétends pas que l'acoustique de cette immense salle conciliaire, dont la voûte a près de trois cents pieds de hauteur, ait été aussi délicat que dans telle ou telle salle d'Opéra, non; il paraît que dans certains endroits, on avait quelque peine à entendre; mais, enfin, cette imperfection n'empêchait nullement de suivre les discussions; et il faut être bien à bout de ressources pour aller chercher, contre les décrets d'un Concile œcuménique, des fins de non-recevoir dans des allégations aussi vaines.

On entendait si bien qu'on ne se gênait pas pour sourire lorsque dans le feu de l'improvisation, quelque *lapsus linguæ*, peu orthodoxe en grammaire, échappait à tel ou tel orateur, qui aurait préféré sans doute alors qu'on ne l'eût pas entendu.

IV

S'IL EST VRAI QUE L'UNANIMITÉ MORALE ÉTAIT REQUISE POUR LA LÉGITIMITÉ DE LA DÉFINITION.

C'est là un principe de fabrication moderne, dont aucun Concile précédent, dont le droit ecclésiastique n'avaient jamais entendu parler. Toujours le droit a voulu que, dans les Conciles, les décisions de la majorité fissent loi, sauf bien entendu la confirmation définitive du Souverain-Pontife. Pour que sa décision fasse loi dans l'Eglise, la majorité, je dirai même l'unanimité des Pères, a, en effet, besoin de cette confirmation suprême. Si le Pape la refuse (comme cela est arrivé maintes fois), le projet de loi de l'assemblée est comme non-venu. Jamais l'unanimité morale n'a été requise dans un Concile, à moins que le Pape ne l'eût expressément stipulée, comme cela a eu lieu au Concile de Trente, pour tel ou tel point particulier relatif à la discipline. Le Pape jugeait utile de prendre cette mesure, pour le bien de la paix. Si, au Concile du Vatican, le Souverain-Pontife n'a pas jugé à propos de déroger au droit commun, c'est que, dans sa sagesse, il a pensé que cette exception n'était pas nécessaire.

D'ailleurs, les faits sont là, qui démentent la prétention des adversaires de l'infaillibilité. Au Concile de Nicée, il y avait une forte minorité d'Evêques ariens ou infectés d'arianisme, et le saint Concile, décida, décida fort légitimement, sans eux et contre eux. Au lendemain de ce grand Concile, quatre-vingt-dix-sept Evêques se prononcèrent en faveur d'Arius à Antioche, trente-quatre en Macédoine, trois cents à Milan, et deux

cent trente à Jérusalem.—*Unanimité morale!*

Vingt-deux ans après, au Concile de Sardique, appendice de celui de Nicée, quatre-vingts Prélats ariens furent condamnés par deux cents Prélats catholiques.—*Unanimité morale!*

En 381, au Concile général de Constantinople, on voit cent quarante-cinq Evêques orthodoxes, contre trente-six opposants.—*Unanimité morale!*

Au célèbre Concile d'Ephèse, où fut condamné le nestorianisme, la sainte assemblée ouvrit ses séances avec deux cent soixante-six Evêques Nestorienne fut condamné que par une majorité de cent quatre-vingt-dix-huit, contre une minorité de soixante-huit opposants, lesquels sortirent de la salle conciliaire avant le décret. Le décret cependant fut immédiatement reconnu comme valide et comme irréfutable. Les opposants eux-mêmes le reconnurent si bien qu'au bout de peu de jours, leur nombre se trouva réduit à quarante-trois et que, quelque temps après à dix-sept. Les Evêques rebelles tombèrent avec Nestorius sous l'anathème et furent déposés de leurs sièges.—Ici encore, où était la fameuse *unanimité morale?*

Peu de temps après le quatrième Concile œcuménique, tenu à Chalcedoine en 451, une effrayante minorité de cinquante Evêques s'insurgea contre la condamnation d'Eutychès, qu'avait confirmée le Pape saint Léon le Grand; elle n'alla jusqu'à brûler les Actes du Concile, lesquels cependant étaient et sont restés depuis des décrets irréfutables.

Et qu'on ne dise pas: "Les Evêques opposants se sont retirés du Concile avant le vote." Pas plus que leur présence, leur retraite ne pouvait invalider le décret conciliaire. Quoi! si, au Concile de Nicée, les Evêques ariens avaient en la politique de rester jusqu'à la fin avec les orthodoxes, la consubstantialité du Verbe, et par conséquent la divinité du Christ, n'aurait pas dû être proclamée?

Et si les Evêques macédoniens avaient su se faufiler au premier Concile de Constantinople, et les nestoriens rester au Concile d'Ephèse, ni la divinité du Saint-Esprit, ni la maternité divine de la sainte Vierge n'aurait été légitimement affirmées comme dogmes de foi?

Et si les Prélats sympathiques à la prétendue Réforme s'étaient rendus au Concile de Trente, ils n'auraient eu qu'à tenir bon, qu'à demander fièrement à la majorité si elle voulait passer sur le corps de tant d'Evêques "importants," et tous les dogmes qu'ils contestaient et tout le Concile se seraient trouvés annulés!

Ces conséquences absurdes découlent nettement de la théorie de *l'unanimité nécessaire*. En vertu de cette théorie, l'hérésie cachée sous le vêtement sacré pourrait toujours paralyser la vie de l'Eglise: elle n'aurait qu'à prêter un faux serment en plein Concile et qu'à y soutenir sa formule.

L'unanimité morale que réclamait naguère, pour le besoin de sa cause, le parti libéral gallican n'était donc qu'une chimère.

Il serait tristement curieux de constater qu'elle a été, après chaque Concile, la part du diable. Faut-il s'étonner de rencontrer ainsi quelques esprits rebelles dans les rangs si nombreux de l'Episcopat? Sur douze Apôtres il y a eu un Judas: il se pourrait qu'il y en eût encore de nos jours. Ce serait certainement déplorable; mais cela ne serait pas extraordinaire, et il n'y aurait pas là de quoi trembler pour l'Eglise, encore moins de quoi se laisser troubler dans la foi.

Dans les Conciles œcuméniques, après la confirmation du Pape, l'opposition, qu'elle qu'elle soit, n'a qu'une seule chose à faire, c'est de se soumettre à une sentence nécessairement souveraine et infaillible, et de reconnaître humblement qu'elle s'était trompée. C'est ce qu'a fait immédiatement après la promulgation du décret de l'infaillibilité, un des deux seuls Evêques qui avaient cru devoir répondre "Non placet." Il est allé se jeter aux pieds du Pape et a fait humblement son acte de foi à l'infaillibilité.

Jusqu'au moment où le dogme est proclamé, le sentiment contraire n'est que l'opposition. Passé ce moment, l'opposition ne discute plus: elle refuse.

Elle n'est plus l'opposition: elle est la révolte. Elle sort de l'Eglise; elle n'y compte plus; et l'unanimité est faite. L'unanimité absolue: c'est la foi unanime de l'Eglise. Il ne reste plus que deux camps: ceux qui croient, et ceux qui ne veulent pas croire; les catholiques, et les hérétiques.

V

S'IL EST VRAI QUE L'INTELLIGENCE, LA SCIENCE ET L'AMOUR DE LA LIBERTÉ ÉTAIENT EXCLUSIVEMENT DU CÔTÉ DES OPPOSANTS.

Ils le disaient modestement. Quoiqu'ils en fussent très convaincus, il est permis d'en douter.

Depuis l'ouverture du Concile, ils conspiraient pour persuader au public qu'il n'y avait dans le Concile qu'un certain petit nombre d'Evêques tout à fait intelligents, tout à fait éloquents, tout à fait indépendants. Le reste n'était qu'une masse peu éclairée, docile à la Cour Romaine, servile, fanatique, tout à fait incapable de répondre à ses nobles adversaires, et partant décidé à étouffer la discussion sous le nombre brutal des votes. La masse du Concile était sourde, la masse du Concile était aveugle, la masse du Concile voulait violemment ne pas voir, ne pas entendre, ne pas parler, n'être pas libre. Ce n'était vraiment pas un Concile. Il n'y a pas eu de Concile. Tel était le résumé des correspondances du parti "intelligent;" et, un moment, le public a cru tout cela.

Et lors même, dites-moi, qu'il y aurait eu ce qui n'était pas dans les rangs de cette minorité plus d'Evêques savants, éloquentes, etc, que dans la majorité? Qu'est-ce que cela prouverait contre le décret du Concile?

Est-ce que par hasard un Concile œcuménique est une académie, où le savoir humain et la littérature doivent avoir la palme? Quel peu de foi dans ces appréciations, où l'école libérale et gallicane a cru trouver toutes ses complaisances!

Est-ce que les Evêques ne sont pas avant tout des Evêques? Est-ce que les Apôtres, pères et modèles des Evêques, étaient des savants, de beaux parleurs, des philosophes, des académiciens? A entendre certaines gens, on dirait vraiment que, dans un Concile, les Evêques sont les témoins, non de la foi, mais de la civilisation mondaine. Est-ce que l'âme d'un Concile n'est pas le Saint-Esprit? Et veut-on remplacer le Saint-Esprit par des gens d'esprit?

Et puis, que venait-on parler de diocèses importants et de diocèses non importants? de diocèses qui marchent à la tête de l'industrie et du commerce, qui marquent en politique, qui sont des foyers de vie intellectuelle, etc; tandis que d'autres diocèses doivent être comptés pour peu, ne sont que des trous, des pays dont personne ne parle? Que venait-on nous dire de l'autorité et le vote d'un Evêque se mesurent à la célébrité de sa ville épiscopale et au nombre plus ou moins considérable des habitants de son diocèse? A ce compte-là, la voix d'un saint Augustin, d'un saint Grégoire de Nazianze, d'un saint Basile le Grand, d'un saint Grégoire de Nysse, et de tant d'autres grands Docteurs de l'Eglise, aurait dû avoir bien peu de poids dans les Conciles; et cependant ils en ont été si justement les oracles. Qu'était ce qu'Hippone? Une station de marinière, un petit bourg de nulle importance. Qu'était-ce que Nazianze, et Césarée, et Nysse? De méchantes petites villes, parfaitement inconnues avant ces grands évêques.

Tout cela, disons le mot, c'est du naturalisme au premier chef. Le naturalisme est le caractère dominant de cette désastreuse école libérale: elle manque de foi. Qu'aux lumières et aux dons du Saint-Esprit viennent se joindre, chez un Evêque, les qualités naturelles ou acquises de l'esprit, du savoir, de l'éloquence, rien de mieux; mais que ces qualités puissent remplacer le côté surnaturel de l'Episcopat; qu'elles puissent même entrer en ligne de compte avec ce qu'un Evêque a reçu directement de l'Esprit-Saint par l'imposition des mains, voilà qui est intolérable.

(A continuer.)

COURS
D'INSTRUCTIONS FAMILIÈRES
SUR
Les principaux événements de l'ancien testament et sur l'abrégé des vérités de la foi et de la Morale.
Par M. l'abbé BONNARDEL.
8 Vol. in-12..... Prix: 3.00

LE
SAINT HOMME DE TOURS
LEON PAPIN DUPONT
PAR
LÉON AUBINEAU
1 Vol. in-12..... Prix: 75 cts

C. B. LANCTOT
1664, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

VIN DE MESSE
Approuvé par Sa
Grandeur Monseigneur
de Montréal.
—
SAYS NOIRS,
MÉRINOS
ET
SOUTANES
SUR
COMMANDE.



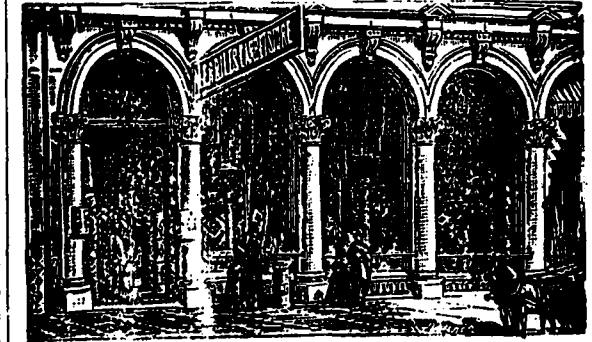
HUILE D'OLIVE
Pour les sanctuaires,
HUILE POUR TABLE
—
AUBES
PURIFICATOIRES
LAVABOS
ET
LINGERIE
POUR
EGLISE.

Importation de Calices, Ciboires, Burettes, Ostensoirs, Chandeliers, Lampes, Encensoirs, Bénitiers, Fontaines à Baptême, Chasublerie, Orfèvrerie, Fleurs artificielles, Lustres à cristaux, Candélabres, Encens, Harmoniums, etc.
Fabrication de Statues religieuses en plâtre et carton-pierre, Décoration d'église, Vitraux, Chemin de la Croix, Transparents pour intérieur d'église, Peintures religieuses, Broderie, Chasublerie
Spécialité **DRAPEAUX, BANNIÈRES, INSIGNES, Etc.**

A. BELANGER
MARCHAND DE
Meubles unis et de goût,
Bibliothèques,
Garderoberes,
Chaises d'église, etc.
Couchettes en Fer
importées d'Angleterre.
Matelas, Lits de plume,
Oreillers,
Sommiers, etc.
En GROS et en DETAIL.
1672, rue NOTRE-DAME
MONTREAL.



ENTREPOT DE TAPIS
A. L. C. MERRILL
Importateur de
TAPIS
VELOURS — BRUXELLES — TAPISSERIE
IMPERIAL — FEUTRE
MATTINGS
PRELATS
ANGLAIS et LINOLEUMS
&c. &c.
1670, RUE NOTRE-DAME
(PRÈS DE L'EGLISE NOTRE-DAME)
MONTREAL



CASTLE & FILS
No 40
RUE BLEURY
MONTREAL, QUE.
—
FORT COVINGTON, N. Y.
P.O. Box No. 1.
PEINTRES SUR VERRES
POUR LES
VITRAUX D'EGLISES
Les Vitraux, Tableaux et Personnages sont garantis valoir ceux qui sont importés
Témoignage avec permission de son Eminence le Cardinal E. A. Taschereau.

